
3 1761 06235349 5

Guilbert-Pixerécourt

Robinson Crusoé.

Musique de Piccini

ROBINSON CRUSOÉ,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

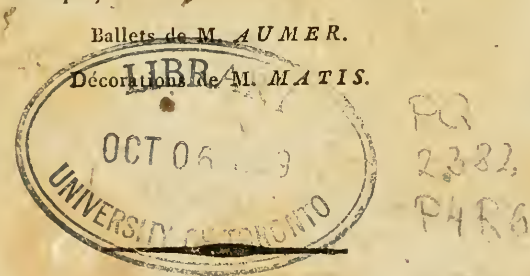
PAR R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte St.-Martin, le 10 vendémiaire an XIV, (2 octobre 1805.)

Musique de MM. *A. PICCINI*, de l'Académie Impériale de Musique, et *GERARDIN LACOUR*.

Ballets de M. *AUMER*.

Décorations de M. *MATIS*.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN XIV. (1805.)

retour de la chasse. Moi faire bien exactement tout ce que li ordonner, li si bon maître ! sauver pauvre Vendredi des Caraïbes qui allaient le manger. Aussi Vendredi n'être plus à moi, Vendredi sauvage, mais reconnaissant, être tout entier à Robinson, l'aimer de tout son cœur, donner son sang, tout, tout, jusqu'à dernière goutte pour son généreux maître. (*Après avoir vidé le panier, il va dans l'enclos qui est à gauche*) Ces raisins, bonne provision pour nous quand vient la saison des pluies, et que nous falloir rester tout le jour sans sortir. (*Il remplit son panier des raisins qu'il ôte de dessus les lianes.*) Moi, passer déjà... (*Il compte avec ses doigts.*) douze lunes auprès de Robinson, et moi bien gai, bien content, toujours plus content... Pourtant moi pleurer tous les jours, en pensant à bon vieux père qui peut-être mourir de chagrin d'avoir perdu son fils. Oh ! si premier père à moi être ici avec second père qui a conservé la vie, Vendredi si heureux, tant heureux que li mourir peut-être à force de bonheur... J'entends marcher... c'est bon maître à moi.

SCENE II.

ROBINSON, VENDREDI.

(Robinson a la barbe longue et épaisse; il porte un haut bonnet fait de peau de chèvre, ainsi que sa veste et ses culottes qui descendent jusqu'à moitié des jambes qui sont nues. Sa chaussure consiste dans une forte semelle attachée avec des courroies en peau et liées jusqu'au-dessus de la cheville, à peu près comme un cothurne. Il a un ceinturon assez large, dans lequel est une paire de pistolets et auquel pend à droite une longue scie et à gauche une hache. Deux petites bandoulières de peau soutiennent d'un côté sa poire à poudre et de l'autre son sac à plomb. Il porte derrière le dos un panier d'osier en forme de hotte et qui lui sert à mettre le gibier qu'il tue. Il tient d'une main son fusil et de l'autre un parasol couvert de peau de chèvre. Son perroquet est perché sur le bâton du parasol (1).

Dès que Vendredi aperçoit Robinson, il court à lui, se jette à genoux, baise la terre, et prend un des pieds de Robinson, qu'il pose sur sa tête en signe de fidélité.

(1) Si l'on peut se procurer un chien intelligent et docile, on l'emploira dans cette scène; il suivra Robinson en portant dans sa gueule un gros oiseau de mer que son maître a tué, puis il ira se coucher dans l'enceinte quand Vendredi lui aura pris son gibier pour le mettre dans la hotte de Robinson.

ROBINSON, *le relevant.*

Relève-toi ; ce n'est que devant Dieu que l'homme doit s'humilier.

VENDREDI.

Oui, mais toi m'as dit aussi que l'homme bon et bienfaisant être l'image de Dieu sur la terre ; c'est pour cela que moi me prosterner devant toi, parce que moi ne rien connaître de meilleur dans le monde... après père à moi.

ROBINSON, *l'embrasse.*

Excellente créature !... quel présent tu m'as fait, ô mon Dieu ! et combien je t'en remercie !

VENDREDI, *prend le parasol qu'il porte dans l'enclos à gauche, puis il caresse le perroquet qui bat de l'aile.*

Perroquet mignon, bon jour ! (*Il vient ensuite prendre la hotte de Robinson.*) Oh ! oh ! maître, toi faire bonne chasse aujourd'hui.

ROBINSON.

Oui, ma promenade a été heureuse. J'ai trouvé une petite tortue sur le rivage auprès de la baie ; puis en revenant, j'ai tué ces deux oiseaux de mer dont la chair est exquise. Tiens. (*Il lui présente son fusil*)

VENDREDI, *recule.*

Non, maître ; moi pas toucher tonnerre.

ROBINSON.

Je t'ai déjà dit que cela s'appèle un fusil.

VENDREDI.

Li faire trop grand' peur à moi.

ROBINSON.

Pour quelle raison ?

VENDREDI.

Li tuer moi si moi toucher li.

ROBINSON.

Je t'ai plus d'une fois expliqué le mécanisme de cette arme, et tu n'as pas vû, depuis un an que nous habitons ensemble, qu'il me soit arrivé le moindre accident ; quoique je m'en serve à peu près tous les jours.

VENDREDI.

C'est égal, maître, moi, respecter li beaucoup, mais pas jamais toucher.

ROBINSON.

Et si quelque jour nous étions découverts, attaqués par les

hommes de ta nation, et qu'il fallût se servir d'une arme à feu pour nous défendre... tu n'oserais donc pas...

VENDREDI, *avec chaleur.*

Oh ! bien différent alors... Pour défendre bon maître, moi plus craindre rien ; moi, prendre fusil, charger fusil, puis donner à toi, toi tirer, pan ! pan !... tuer beaucoup Sauvages, les autres sauver à la nage, entrer dans canots et plus jamais remettre pied dans l'île... Ah !... ah !

ROBINSON.

Bien, mon enfant ! je te faisais injure en doutant de ton courage et de ton attachement pour moi... Pendant que je vais travailler au canot qui doit servir à notre délivrance, toi, va jusqu'à la grotte où sont renfermés nos troupeaux, tu leur donneras la nourriture dont ils ont besoin, puis tu viendras me retrouver ici... je t'attendrai pour dîner.

VENDREDI.

Oui, maître, moi courir.

ROBINSON.

Je t'avais dit ce matin d'apporter un chevreau, mais cela n'est pas nécessaire; ma chasse nous a procuré des provisions pour plusieurs jours.

VENDREDI.

Oh ! tant mieux ! car moi bien chagrin quand toi commander de tuer pauvre petit ; la mère suivre moi jusqu'à la porte, lécher son enfant, puis regarder moi avec un air si triste, si triste, que moi plus trouver courage pour t'obéir ; laisser pour lors petit chevreau avec la mère, tous deux bien contens, se caresser, bondir, sauter et retourner avec la famille. Moi d'abord sauter aussi en voyant leur joie, puis après pleurer parce que moi penser à pauvre père à Vendredi, qui peut-être jamais plus revoir son enfant. (*Il sanglotte.*)

ROBINSON.

Console toi, mon ami, je t'en servirai, si le ciel ordonne que votre séparation soit éternelle. Mais pourquoi ne m'as-tu pas instruit de ta répugnance à remplir cette commission, je t'aurais épargné ce chagrin.

VENDREDI.

Pardon, maître ; mais moi pas oser.

ROBINSON.

Il suffit. C'est moi qui désormais me chargerai de ce soin. Va, et reviens bientôt.

VENDREDI.

Oui, maître. (*Il saute.*) Oh ! moi bien joyeux, bien con-

tent, moi, plus tuer chevreau. (*Il s'éloigne. Robinson entre dans l'enceinte et se dispose à travailler. Ses outils sont dans le canot. Le perroquet appèle* Vendredi! *Vendredi revient sur ses pas.*) Plait-il, maître?

ROBINSON.

Je n'ai rien dit.

VENDREDI.

Toi m'appeler.

ROBINSON.

Tu t'es trompé.

(Vendredi s'éloigne. Le perroquet recommence, Vendredi se retourne et revient encore une fois sur ses pas, le perroquet l'appèle de nouveau, mais Vendredi s'en aperçoit et vient à lui.)

VENDREDI.

Maître! c'est perroquet à toi, cet oiseau malin s'amuser souvent à faire revenir moi. Li apprendre mon nom à tous les perroquets de l'île, et puis eux me poursuivre dans la forêt, et sauter d'arbre en arbre, en criant tous ensemble et de tous côtés: Vendredi! Vendredi!... (*Plusieurs perroquets dans le fond appèlent Vendredi.*) Entends-tu, maître? .. Eux fâcher moi beaucoup (*Au perroquet de Robinson.*) Méchant! fi! pas beau! Oh! si moi pas peur tonnerre, moi faire taire bien vîte vous autres tous. (*Il fait le geste d'un chasseur qui tire.*) Pan! pan!

ROBINSON, *à part.*

Sa colère m'amuse. (*haut.*) Ne te fâche pas, mon garçon, hélas! pendant quatorze ans, ces oiseaux et mon chien fidèle ont été les seuls êtres dans le monde qui aient repondu à ma voix.

VENDREDI.

A la bonne heure, maître; mais à présent que moi ton compagnon commencer à te comprendre et à te répondre, toi ordonner aux perroquets de se taire.

ROBINSON.

Eh! mon pauvre ami, cela est aussi impossible qu'il l'est, dans la société, d'empêcher bien des gens de parler mal-à-propos.

VENDREDI.

(*Au perroquet.*) Moi, t'en prie... ne plus appeler Vendredi, et toi bien beau, bien gentil. Moi donner à toi biscuit. (*Le perroquet répond,* Oui! oui! oui!) A revoir, maître. (*il sort.*)

SCENE III.

ROBINSON, *seul.*

Mettons nous à l'ouvrage. (*Il se débarrasse de tout ce qui le gêne et s'assied sur l'arbre pour travailler.* (1). Trompeuse espérance, dernier bien des malheureux, c'est toi qui m'as fait entreprendre ce travail pénible et presqu'au-dessus des forces d'un homme ; depuis près de deux ans que j'emploie des journées entières et souvent une partie des nuits à façonner cet arbre et à lui donner la forme d'une chaloupe, mon ouvrage est à peine ebauché, et cependant que de sueurs et de fatigues pour le mettre à ce point ! combien m'en faudra-t-il essuyer encore avant de parvenir à lui donner la perfection nécessaire pour le mettre à flot, sans l'arrivée de mon cher Vendredi, j'aurais abandonné ce projet; mais il a ranimé mon courage presqu'éteint ; la présence d'un compagnon robuste tout prêt à seconder mon travail, m'a rendu les forces et l'énergie que j'avais perdues. L'espoir de recouvrer ma liberté, de revoir ma chère patrie, est rentré dans mon cœur ; des illusions flatteuses sont venues charmer ma solitude et mes ennuis ; je me suis crû plus d'une fois transporté, comme par miracle, au milieu de mes possessions dans le Brésil ; j'ai revu mon épouse, ma chère Emma, mon fils Isidor, et vous aussi, mon cher Diego, je vous ai tous embrassés, j'ai versé sur vous les larmes de la joie... que dis-je ? les larmes de la joie!...hélas ! elles se changeaient bientôt en larmes ameres ; mon bonheur n'était qu'un rêve ; mais il me laissait du moins l'espérance et des forces pour le réaliser. (*il travaille.*)

SCENE IV.

ROBINSON, VENDREDI.

VENDREDI, *revient en courant.*

Maitre ! maitre !... (*il est hors d'haleine et peut à peine parler.*)

(1) Si l'on s'est procuré un chien tel que je l'ai indiqué plus haut, on le nommera *Fidele*, et Robinson l'enverra successivement chercher sa hache et sa scie qu'il aura ôtées en arrivant de la chasse et que Vendredi aura posées auprès de l'enclos qui est à gauche. Le chien sera dressé à rapporter ces deux outils, puis a revenir se coucher près de son maitre.

ROBINSON.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?... tu es tout tremblant... tu parais effrayé.

VENDREDI.

Oui ; et moi raison. Grand beaucoup hommes de nation à moi venir ici dans beaucoup canots... eux amener prisonnier pour manger.

ROBINSON.

Quelle horreur !... ne t'es-tu pas trompé?

VENDREDI.

Non, maître, eux descendre bientôt dans l'île. (*il court au fond.*) Toi regarder. Tiens, moi les voir d'ici. (*il compte sur ses doigts.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six canots !...

ROBINSON.

En effet.

VENDREDI.

Nous partir bien vîte, maître.

ROBINSON.

Au contraire ; ne nous éloignons pas. Rentrons à ma métairie, ou plutôt restons sur la colline, de là nous pourrons observer à notre aise. Peut-être le ciel nous mettra-t-il à même de secourir encore quelque infortuné.

VENDREDI.

Toi bien penser. (*Vendredi porte le parasol dans l'enclos, et serre tous les outils.*) Toi, là haut; moi, ici; moi cacher dans canot à nous ; eux pas voir moi, et moi tout voir et tout entendre.

ROBINSON.

Soit. (*il regarde vers la droite.*) Ils sont à terre... Les voilà qui viennent de ce côté.

VENDREDI.

Vîte, vîte, maître !

(Robinson monte sur la colline, tire l'échelle après lui et la cache : puis il se couche à plat-ventre sur la colline pour observer ce qui se passe en bas. Vendredi ôte également la seconde échelle qui sert à monter par dessus la palissade, puis il vient dans l'enceinte, se couche dans le canot et se couvre de feuillages pour n'être pas vu.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, IGLOU, PAROUBA, Troupe de Caraïbes.

(Les Caraïbes arrivent en dansant, en gesticulant, et en faisant mille contorsions bizarres, suivant l'usage de leur pays. Ils allument de grands feux et font les apprêts d'un festin. Quand tout est disposé, Parouba sonne de la conque marine, c'est le signal pour faire venir le prisonnier. En effet, quelques-uns se détachent et vont chercher Iglou, qu'ils ramènent au son des instrumens barbares, sur lesquels ils règlent leurs danses grotesques. Ils placent Iglou devant le tronc d'arbre, et expriment par leurs cris et des attitudes singulières tout le plaisir qu'ils vont avoir à le dévorer. Dans toutes leurs marches et contre-marches, ils sont toujours à la file l'un de l'autre et jamais en rang. Ils agitent des espèces de tambours de basque, en forme de tortue, dans lesquels sont enfermés des cailloux, ce qui produit un grand bruit. Quelques-uns ont des arcs, d'autres des espèces de massues faites d'un bois très-dur et qu'ils appellent *boutou;* d'autres enfin portent une pique courte, armée d'une dent d'acouti.

(1) PAROUBA, *à Iglou.*

N'es-tu pas de la tribu qui habite derrière la grande montagne, de cette méchante tribu ennemie de la nôtre, et qui a tué plusieurs de nos pères, de nos frères, de nos femmes et de nos enfans?

IGLOU.

J'en suis le chef.

(A chaque réponse d'Iglou, Vendredi écoute avec plus d'attention.)

PAROUBA.

Tu te nommes?

IGLOU.

Iglou.

VENDREDI, *se découvrant tout à fait sans se lever.*

Iglou!... c'est père à moi!

PAROUBA.

Eh bien! Iglou, puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de ta personne, tu ne nous échapperas pas.

IGLOU.

Je le sais.

(1) On trouvera dans l'ouvrage du P. *Lafitau*, intitulé : *Mœurs des sauvages Américains*, 2 vol. in 4°, fig. des détails très-circonstanciés et du plus grand intérêt sur la danse et les jeux des Caraïbes, lorsqu'ils mettent à mort un prisonnier, de même que sur la danse du calumet que je place à la fin du troisième acte.

PAROUBA.

Tu vas recevoir le coup de la mort.

IGLOU.

Quand tu voudras ; mais ceux de ma tribu me vengeront et ma mort vous coûtera cher.

(Tous les Caraïbes vont au fond prendre leurs armes.)

VENDREDI.

Malheureux Vendredi ! voir mourir pauvre père !... comment faire ?... moi pas assez fort... eux manger moi ausssi... (*il aperçoit le fusil de Robinson.*) Ah ! voila tonnerre ! c'est avec li que Robinson sauver Vendredi... Vendredi bien grand beaucoup peur de tonnerre, mais Vendredi mourir s'il le faut pour sauver père à li.

(Les Caraïbes reviennent, Vendredi prend le fusil, non sans faire quelques façons.)

PAROUBA, *à Iglou.*

Eh bien ! es-tu prêt à mourir ?

IGLOU.

Oui.

(Les Caraïbes ont formé un demi-cercle autour du tronc d'arbre; les uns lèvent leur *boutou*, les autres tendent leurs arcs. Parouba, avec une dent d'acouti à la main, va porter le coup mortel à Iglou, quand Vendredi lâche son coup de fusil et tombe à la renverse. Les Caraïbes effrayés se sauvent en désordre. Cependant deux d'entr'eux, plus intrépides ou plus cruels que les autres, reviennent sur leurs pas, terrassent Iglou, et lèvent leur massue pour l'assommer, quand Robinson se montre et tire ses deux coups de pistolet. Alors les deux Caraïbes effrayés, lâchent leur proie et se sauvent du côté de la mer. Robinson suit tous les mouvemens des Sauvages en-dehors, puis il descend après avoir témoigné qu'ils se sont rembarqués)

SCENE VI.

ROBINSON, IGLOU, VENDREDI.

VENDREDI, *d'une voix lamentable et toujours étendu par terre.*

Au secours ! à moi, maître ! au secours !

ROBINSON.

Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

VENDREDI.

Au secours ! au secours !

ROBINSON, *qui est accouru.*

Qu'as-tu donc, mon ami ? serais-tu blessé ?

VENDREDI.

Non, maître, moi sis mort !

ROBINSON, *qui a ramassé le fusil et l'a examiné.*

Relève-toi, ce n'est rien.

VENDREDI.

Moi pas oser.

ROBINSON.

Lève-toi, te dis-je, tu n'as rien à craindre. C'est le bruit qui t'a fait peur.

VENDREDI, *se tâtant à mesure qu'il se lève.*

C'est vrai !... voilà tête à moi ; bras à moi, jambes à moi... ah ! tant mieux, moi bien content ; moi vivre encore pour voir, pour embrasser bon père... viens, viens maître... tiens... voilà... c'est li... c'est Iglou, c'est père à Vendredi ! (*il va près de son père et le voyant immobile.*) Ah ! malheureux ! moi tuer li peut-être... maître !... maître !... li mort aussi... (*il se désespère.*)

ROBINSON.

Non pas, c'est la frayeur qui lui aura causé un saisissement assez fort pour le priver un moment de l'usage de ses sens. (*il relève Iglou et lui délie les mains.*)

VENDREDI, *le caresse.*

Papa Iglou ! dis donc que toi pas mort... t'en prie, toi regarder moi... (*Iglou ouvre les yeux.*) Ah ! bon ! bon ! li pas mort !...

(Il saute, danse, embrasse les genoux de son père, et fait mille contorsions plaisantes pour exprimer sa joie. Iglou aperçoit, reconnait et embrasse son fils, regarde Robinson et paraît effrayé.)

Toi pas peur... li bon maître à moi... sauver la vie quand méchante tribu vouloir manger moi. (*Iglou se jette aux pieds de Robinson qui le relève.*)

ROBINSON.

Que je suis heureux de vous voir réunis !...

VENDREDI, *ne peut se lasser de voir son père, de l'embrasser, de le caresser.*

Oh ! bon père !

IGLOU, *à Robinson.*

Quelle que soit ta nation, compte sur ma reconnaissance. Ordonne, je suis le chef d'une tribu nombreuse, tu m'as rendu mon fils, dispose de nous ; notre sang, nos bras, notre vie, tout est à toi.

VENDREDI, *à Robinson.*

Moi bien dire que père à moi être bon, aussi, li bien aimé dans tribu, parce que li savoir beaucoup choses.

IGLOU.

Quelques relations de commerce entre ceux de ma nation et les Colons de la Trinité, m'ont mis à même de connaître et de pratiquer quelques-uns des usages d'Europe : c'est pour cela qu'il m'ont nommé leur chef.

ROBINSON.

Mais comment vous trouvez-vous aujourd'hui entre les mains de ces féroces Insulaires ?

IGLOU.

J'ai été pris dans un combat qu'ils ont livré à ma tribu, et j'allais subir, sans me plaindre, le sort qu'une coutume établie de tems immémorial dans nos contrées, réserve aux vaincus.

ROBINSON.

Ces horribles apprêts et les mauvais traitemens que vous avez essuyés, ont affaibli vos forces ; venez, Iglou, venez vous reposer. Vendredi, cours à la métairie chercher une bouteille de rhum et quelques alimens pour ton père.

VENDREDI, *montrant l'enceinte.*

Maître, toi trouver là tout ce qu'il faut... moi apporter pour dîner à nous. Iglou manger la part de Vendredi.

(Il va prendre le panier de raisins qu'il a cueillis et l'apporte à son père : puis il ôte l'échelle du fond qu'il cache sous des brousailles.)

ROBINSON.

Eh bien ! asseyons nous à l'ombre de ces bananiers.

(Vendredi soutient son père, Robinson le précède, et tous trois vont s'asseoir dans l'enceinte devant le canot.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, OCROLY, JAMES.

OCROLY.

Atkins a raison, cette île me paraît absolument déserte et parfaitement convenable à l'exécution de notre projet.

JAMES.

Du moins nous n'y avons encore apperçu aucune trace d'habitation... Cependant ces Sauvages que nous venons de voir sauter dans leurs pirogues et cingler à force de rames vers le continent, sembleraient indiquer...

OCROLY.

Qu'ils la visitent par fois pour y sacrifier quelques victimes, selon l'usage de ces barbares.

JAMES.

En effet, ces feux, à peine éteints, rendent ta conjecture plus que vraisemblable.

ROBINSON, *bas à Iglou et à Vendredi.*

On a parlé, ce me semble. (*Tous trois prêtent l'oreille.*)

OCROLY.

Conviens que nous avons sagement fait de nous cacher derrière les rochers, pour n'être point apperçus par ces Cannibales.

JAMES.

Sans contredit.

OCROLY.

Oh ! la prudence est ma vertu favorite. J'ai toujours eu un talent merveilleux pour me mettre à l'abri du danger. Dans le fait, nous n'étions pas assez nombreux pour leur résister, et d'après le goût qu'ils ont pour la chair humaine, je t'avoue que je ne suis pas du tout curieux de tomber entre leurs mains.

JAMES.

Ni moi non plus.

ROBINSON, *à Iglou et à Vendredi.*

Ce sont des Européens. Ne nous découvrons pas avant de savoir quel dessein les amène.

OCROLY.

Je crois cependant que tu n'aurais rien à redouter de leur part ; ta chair doit être tant soit peu dure et je la crois peu faite pour tenter des palais délicats et exercés comme doivent être ceux de messieurs les Caraïbes.

(Vendredi relève avec précaution les branches qui ferment l'enceinte et les dérobent à tous les regards. Robinson continue d'écouter.)

JAMES.

Le Capitaine et son fidèle Latrombe seront bien mieux leur fait.

OCROLY.

Oui. Tous deux sont d'un embonpoint piquant.

JAMES.

Le jeune homme a bien aussi son mérite.

OCROLY.

Dix-neuf ans ! diable ! c'est un morceau fin.

JAMES.

Quant à la vieille Béatrix...

OCROLY.

Coriace, mon ami ; ils n'en viendront jamais à bout.

JAMES.

Ah ! ça, dis-moi donc, Ocroly, car il est tems que je le sache, que prétend Atkins en nous ordonnant de mettre à terre notre Capitaine et ses trois autres acolytes ?

OCROLY.

Ce qu'il prétend ? et parbleu ! une chose toute simple, les abandonner dans cette île à la merci du ciel, à la dent des bêtes féroces ou à celle des Sauvages.

JAMES.

En effet, c'est une chose toute simple. Par ce moyen nous devenons maîtres du vaisseau.

OCROLY.

Vous !... un moment. Voilà pourtant ce que c'est que les subalternes ; on les emploie pour faire réussir une entreprise ; eh bien ! ils ne sont pas contens d'avoir été les instrumens du succès, la gloire ne leur suffit pas ; il leur faut une part dans les bénéfices. Ah ! mon Dieu ! quand donc verra-t-on les hommes ne se conduire plus par des vues intéressées ? et que je pense bien différemment ! Non, mon ami, ce n'est pas vous, c'est nous qui devenons les maîtres du vaisseau. Et dans le fait, c'est une chose juste, de toute justice. Atkins est amoureux de cette langoureuse Emma, qui s'avise d'aimer encore après vingt ans de mariage un homme qu'elle ne reverra probablement jamais, et de courir le monde pour le retrouver... il lui déclare sa flamme, elle s'en offense, se plaint à D. Diégo...

ROBINSON, *à part.*

Emma ! Diégo !... l'ai-je bien entendu ?

OCROLY.

Qui fait mettre Atkins à fond de cale pendant quinze jours ; celui-ci jure de s'en venger, c'est dans l'ordre ; il soulève une partie de l'équipage, et conçoit le projet de se défaire du frère pour avoir la sœur. Il me consulte, et j'approuve. Or, comme il ne veut pas s'abaisser jusqu'à commettre un crime, mais seulement mettre tous les opposans dans l'impossibilité de contrarier ses vues, il ne voit pas de moyen plus doux, plus conciliant que de faire mettre à terre dans une île déserte ou habitée seulement par des Sauvages, les trois personnes qui le gênent ; savoir : le capitaine Diégo, son neveu Isidor...

ROBINSON, *à part.*

Isidor !

OCROLY.

Et le Bosseman Latrombe. Il me consulte encore, et j'approuve ; mais attendu que la vieille Béatrix, malgré ses soixante ans, s'est montrée rebelle à mes vœux, et qu'elle a rejeté mes tendres propositions, en me disant que j'étais vieux, laid et méchant, j'ai conclu pour mon compte à ce qu'elle fut comprise, par-dessus le marché, dans l'envoi que nous faisons aux habitans de ces forêts. Ainsi comme tu vois, tout cela est bien, parfaitement bien, car enfin, c'est du fort au faible, et tout est relatif; si le Capitaine eut deviné notre projet, il nous eut fait pendre, c'est sûr. Nous avons été les plus fins, il est juste que nous en soyons récompensés, c'est donc pour cela qu'il convient que de contre-maître qu'il était, Atkins devienne capitaine ; que moi je devienne contre-maître, et qu'ainsi de suite jusqu'au plus petit mousse, chacun trouve son compte à cette affaire... parce que . . . dans le monde... Enfin, si c'est là ce que tu voulais savoir, te voilà maintenant aussi instruit que moi.

ROBINSON, *à part.*

Les scélérats !

JAMES.

Puis-je espérer du moins que ta nouvelle dignité ne te fera pas oublier notre ancienne amitié, et que tu me conserveras quelqu'attachement...

OCROLY, *avec importance.*

Compte sur ma protection... Tout bien examiné, il me semble que cet endroit est assez commode, et que nous pouvons, en toute sûreté, y déposer nos prisonniers.

JAMES.

Soit. (*ils remontent et font signe aux autres matelots de venir.*)

ROBINSON, *à part.*

Qu'il me tarde de les voir !

OCROLY, *à la cantonnade.*

Allons, arrivez, vous autres.

ROBINSON, *à part.*

O mon Dieu ! fais que ce ne soit point une illusion ! il me serait trop affreux d'être désabusé.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Troupe de Matelots, *qui amènent l'un après l'autre* D. DIEGO, BEATRIX, ISIDOR, puis LATROMBE. *Tous quatre ont les mains liées ; chacun d'eux est conduit par deux matelots.*

DIEGO.

Misérables ! poursuivez le cours de vos honteux exploits, mais n'esperez pas qu'ils demeurent impunis.

ROBINSON, *à part avec transport.*

C'est lui ! c'est mon ami, mon frère ! (*il tombe à genoux.*)

DIEGO.

Vous éprouverez bientôt peut-être ce que les méchans ont à redouter de l'Etre tout-puissant qui pèse dans sa balance les actions des hommes.

OCROLY.

Bah ! bah !

BÉATRIX, *lançant sur Ocroly un regard furieux.*

Oui, oui ! moque-toi. En effet, il a tant épargné de coupables, qu'on serait tenté de ne plus croire à sa justice.

OCROLY.

Ah !... la vieille s'en mêle aussi... Allez, belle indifférente, vous pourrez ici réfléchir à votre aise sur les vicissitudes humaines.

BÉATRIX.

Vieux coquin ! Que ne puis-je t'étrangler sur la place !

OCROLY.

Je le crois ! mais cela ne se peut pas.

ISIDOR, *se débattant et frappant du pied.*

Lâchez-moi, lâchez-moi, vous dis-je ; je veux, avant de mourir, me venger de cet infâme Ocroly.

OCROLY.

Bon ! et le petit Isidor aussi ?

ROBINSON, *à part.*

Serait-ce là mon fils ?

OCROLY.

Tais-toi, mon bon ami, va tranquillement tenir compagnie à ton oncle, et réserve ton courage pour une meilleure occasion.

ISIDOR.

Il est certain que tu ne mérites pas de mourir de la main d'un honnète homme.

OCROLY.

Tu peux dire tout ce que tu voudras. Heureusement les injures ne blessent pas.

BÉATRIX.

Oh ! nous savons bien que de ce côté tu es invulnérable.

(A mesure qu'ils arrivent, on les conduit sur le devant de la scène à gauche. On attache D. Diego à un arbre, on force les trois autres à s'asseoir par terre, et les matelots leur lient les jambes non sans éprouver de leur part beaucoup de resistance.)

LATROMBE, *entrant le dernier.*

Tron de l'air !... est-il bien possible que le brave Latrombe, le plus intrépide matelot de la marine du Brésil, soit coulé bas par ces enragés Corsaires ? (*à Ocroly.*) Ah ! vieille carcasse dématée, prie de tout ton cœur les saints anges du paradis que je ne puisse jamais en venir à l'abordage avec toi, car je te jure par le grand St.-Nicolas, notre patron, que si je mets une fois le grapin sur ton individu, tu ne sortiras de mes mains que pour entrer incontinent dans le ventre d'un requin.

OCROLY.

Paroles inutiles. Vite ! qu'il soit lié comme les autres et placé à côté d'eux. Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ? vous êtes là d'une manière commode pour faire la conversation... Est-ce fini ?

JAMES.

Oui.

OCROLY.

Partons.

BÉATRIX.

Sainte vierge ! ils s'en vont sans nous donner à manger.

LATROMBE.

Traître maudit ! laisse-nous du moins de quoi boire jusqu'à ce que nous ayons avisé aux moyens de pourvoir à notre subsistance.

OCROLY.

Mes ordres ne s'étendent pas jusques-là.

DIEGO.

Tes ordres ! et de qui en dois tu recevoir si ce n'est de ton Capitaine ?

OCROLY.

Mon Capitaine n'est pas ici, il est à bord et je vais le rejoindre.

LATROMBE.

Ton capitaine ! c'est un coquinasse comme toi.

OCROLY.

Adieu. Soyez tranquilles, je crois pouvoir vous assurer que vous ne souffrirez pas long-tems. (*bas à James.*) Je serais curieux d'entendre ce qu'ils vont se dire et de savoir quel parti ils prendront.

JAMES, *bas.*

Eh bien ! cache-toi, pendant que je vais rassembler nos camarades dont quelques-uns se sont répandus dans l'île; tu nous attendras à la chaloupe.

OCROLY, *bas.*

Bon. (*aux quatre prisonniers.*) Adieu donc.

JAMES.

Adieu.

LATROMBE.

Va ! va ! que mille tonnerres t'écrasent et puissent te réduire en poudre !

(James et les matelots s'éloignent. Ocroly revient doucement, et entre dans le tronc d'arbre par une ouverture à gauche. Indépendamment de cette ouverture, le tronc présente, en face du public, quelques crevasses et des trous assez grands pour que l'on distingue la figure d'Ocroly : cet arbre n'est mort que d'un côté, on voit encore sur la droite, une branche assez forte et suffisamment touffue pour porter un homme et le cacher.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté JAMES et les Matelots.

LATROMBE, *après un moment de silence.*

Convenez-en, Capitaine; la bourasque a été violente et nous voilà rudement engravés.

DIEGO.

Infâme Atkins !

LATROMBE.

Nous avons donné contre un banc de sable, et nous courons grand risque de demeurer long-tems en panne.

DIEGO.

Ma pauvre Emma ! ma sœur ! que vas-tu devenir, livrée à ces brigands ?

ROBINSON.

Vendredi, grimpe à cet arbre et vois si les méchans se sont éloignés.

VENDREDI.

Oui, maître.

LATROMBE.

Et donc, Capitaine, vous m'avez tout l'air d'un vaisseau de quatre-vingts surpris en pleine mer par un calme plat. Que sont devenus ce courage intrépide, cette bravoure héroïque que vous avez déployés dans mainte et mainte circonstance périlleuse ? Allons, mon cher maître, emparez-vous du gouvernail, déployons les voiles et levons l'ancre s'il se peut, car cette position commence à me paraître diablement fatigante. (*Vendredi grimpe à un arbre qui est dans l'enceinte.*)

DIEGO.

Quel courage peut-on opposer à de pareils événemens ?... quel parti prendre ?

LATROMBE.

Eh, morbleu ! prenons en toujours un, n'importe lequel. Et vous, dame Béatrix, qui avez ordinairement la langue si bien pendue, vous ne dites mot ; voyons, que pensez-vous de tout ceci ?

BÉATRIX, *d'un air piteux.*

Ce que j'en pense ?... hélas !... que nous ne tarderons pas sans doute à être dévorés par quelque monstre du pays.

LATROMBE.

Belle consolation, vraiment !

VENDREDI, *sur l'arbre.*

Maître, eux partis, bien loin, bien loin, dans l'île. Plus entendre nous.

ROBINSON.

Bon ! (*il écarte les branches pour se faire un passage et se présente aux prisonniers.*) Mes amis !

BÉATRIX, *jette des cris perçans.*

Ah !... ah !... la vilaine bête !

OCROLY, *à part.*

Qu'est-ce que ceci ?

LATROMBE.

Eh ! quesacco !

ROBINSON.

Rassurez-vous et surtout point de bruit, vos ennemis sont encore trop près de nous. (*il appèle Vendredi et son père.*) Iglou, Vendredi, aidez-moi... detachons leurs liens. (*Tous trois s'occupent à délier les prisonniers.*) Je suis votre ami, votre meilleur ami, ce Robinson que vous cherchez.

DIEGO.

Vous Robinson !

ISIDOR.

Mon père ! (*ils s'embrassent.*)

ROBINSON.

Oui, mes amis.

OCROLY, *à part.*

C'est bien le diable!

LATROMBE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voilà bien la plus drôle de rencontre !...

BÉATRIX, *tirant Latrombe à l'écart.*

Êtes-vous bien sûr que ce soit un homme ?

LATROMBE.

Eh ! allons donc, la vieille !... (*à Robinson.*) Mais comment se fait--il ?...

DIEGO.

Mon cher Robinson, mon frère... vous retrouvez un fils, mais, hélas ! votre Emma...

ROBINSON.

J'ai tout entendu. Occupons nous des moyens de la délivrer et de sortir de cette île... Où est votre vaisseau ?

DIEGO.

A l'ancre à une demi-lieue.

ROBINSON.

Et la chaloupe ?

LATROMBE.

A deux pas dans une petite baie.

ROBINSON.

Tout espoir n'est point encore perdu. J'ai des armes, des munitions, nous avons du courage, tâchons d'arriver à la chaloupe avant les matelots et de nous en emparer.

LATROMBE.

Bien vû.

ROBINSON.

Vendredi, monte à la métairie et rapporte nous toutes les armes que tu y trouveras.

VENDREDI.

Oui, maître. (*il va au fond, place l'échelle, monte et entre dans la grotte.*)

ROBINSON, *à Vendredi.*

Prends les avec précaution, elles sont chargées... (*à D. Diego.*) Je suis toujours en état de défense.

LATROMBE.

Où diable logez-vous donc ?

ROBINSON.

Ce n'est ici que ma maison de campagne.

LATROMBE.

Je vous en félicite, vous êtes en bon air.

ROBINSON.

Mais en supposant que nous soyons assez heureux pour arriver jusqu'à votre vaisseau, espérez-vous, mon frère, y trouver encore quelques amis ?

DIEGO.

Je le crois.

LATROMBE.

Moi, j'en réponds, Capitaine. Excepté Atkins et Ocroly, ces deux coquins que la foudre écrase, tout le reste se soumettra sans peine; d'ailleurs, s'il faut en venir aux mains, le Capitaine m'a vû travailler, il sait que Latrombe vaut à lui seul tout un équipage. Les Ruyter, les Duquesne, les Jean-Bart, b g ississe! Ce ne sont que des mousses en comparaison de moi. Procurez-nous seulement des armes et nous verrons beau jeu. Ah! maître Ocroly; fasse le ciel que j'aie le bonheur de te rencontrer, je promets de te faire passer un mauvais quart-d'heure.

VENDREDI, *reparaissant au-dessus de la palissade.*

Me voilà, maître; mais moi, pas pouvoir descendre cela tout seul.

LATROMBE.

Attends-moi, mon enfant, je vais t'aider... Allons, à l'ouvrage.

(Il monte sur la colline, tout le monde va au fond; Vendredi est sur la palissade, Latrombe sur la première échelle, Iglou sur la colline, Isidor sur la seconde échelle, Robinson, Diégo et Béatrix en bas. Il s'établit ainsi une chaîne au moyen de laquelle les armes nécessaires à chacun sont descendues en un instant. Diégo et Robinson les examinent et les mettent en faisceau.

OCROLY, *à part par une des ouvertures de l'arbre.*

Parbleu! j'ai été bien avisé de me nicher ici!... maudite curiosité.

LATROMBE.

Eh là! M. Robinson, vous avez là un arsenal tout entier: des sabres, des fusils, des pistolets.

VENDREDI.

Plus rien, maître, moi tout prendre. (*chacun redescend et*

revient en scène. En descendant le long de la palissade Vendredi se retourne, regarde du côté de la mer et s'écrie.) Maître !... maître !... (*mouvement spontané Tout le monde se retourne.*) Moi voir gros canot venir vers nous.

DIEGO.

Il veut parler du vaisseau sans doute ?

VENDREDI.

Non, pas vaisseau ; li bien loin, là bas... autre grand canot.

LATROMBE.

Qu'est-ce à dire ?

(Tous remontent. Latrombe grimpe sur la colline et regarde.)

OCROLY, *à part.*

S'ils pouvaient s'éloigner, comme je décamperais !

ROBINSON ET DIEGO, *à Latrombe.*

Eh bien ?

LATROMBE.

C'est, parbleu, notre grande chaloupe.

OCROLY, *à part.*

Ils viennent me chercher, sans doute ; je commence à respirer.

LATROMBE.

Ce sont nos gens... Atkins est avec eux... je distingue son plumet rouge.

DIEGO.

Que viennent-ils faire ici ?

LATROMBE.

Ils cinglent à pleines voiles et se dirigent précisément vers la baie où nous sommes descendus. Vîte, rentrons dans la rade et faisons ensorte de leur dresser quelque bonne embuscade qui nous en débarasse pour toujours.

(Il descend ainsi que Vendredi ; on ôte les échelles et on les cache.)

DIEGO.

Je ne devine pas ce qui peut les attirer dans l'île.

ROBINSON.

Peut-être sont-ils inquiets de ne pas voir revenir leurs camarades.

ISIDOR.

En effet, ce méchant Ocroly nous a fait tenir long-tems derrière les rochers, de crainte d'être apperçus par les Sauvages.

DIEGO.

Si c'était le remords de nous avoir maltraités injustement !

BÉATRIX.

Ah ! bien oui, des remords ! ce serait plutôt pour nous achever tout de suite.

LATROMBE.

Les voilà qui débarquent. Vite, tenons conseil. Capitaine, est-ce vous qui prenez le gouvernail, ou bien si c'est monsieur votre frère ? Je penche pour ce dernier avis, attendu qu'il connaît mieux que nous ces parages, et qu'il nous servira de boussole, hein ?

DIEGO.

Mon frère, chargez-vous de nous conduire.

ROBINSON.

J'y consens.

LATROMBE, *à Robinson.*

C'est dit, je vous reconnais pour le général de l'armée de terre... Qu'ordonnez-vous ?

ROBINSON.

Armons-nous d'abord.

LATROMBE.

C'est la première chose.

(Vendredi, Iglou et Latrombe apportent les armes qui sont appuyées contre le tronc d'arbre et les haies voisines.)

ROBINSON, *les distribuant.*

Tout cela est en bon état.

(Robinson, Diego, Latrombe et Isidor prennent chacun un fusil et deux pistolets.)

VENDREDI.

Moi aussi vouloir tonnerre !... moi plus peur à présent. (*il prend un fusil.*)

IGLOU.

Moi, je prends une hache, et j'en ferai bon usage.

LATROMBE.

Et vous, mademoiselle Béatrix ? .. Allons, armez-vous aussi, ne fût-ce que pour vous défendre en cas d'évènement, on ne sait pas ce qui peut arriver, écoutez donc, ce sont des enragés !

BÉATRIX.

Quelle journée ! Santa Madona ! c'est pour en mourir... Allons donc, puisqu'il le faut. (*Elle prend aussi une hache.*)

LATROMBE, *à Robinson.*

Maintenant, général, l'ordre de bataille ?... adoptez-vous l'offensive ou la défensive ?

DIEGO.

Je crois qu'il vaut mieux les attendre.

ROBINSON.

Oui, nous pourrons d'ici observer tous leurs mouvemens, et pour peu qu'ils s'enfoncent dans l'île, il nous sera facile de nous emparer de la chaloupe.

DIEGO.

Il est prudent, ce me semble, de nous partager en deux troupes.

LATROMBE.

Sans doute ; l'aile droite et l'aile gauche.

ROBINSON.

Mon cher Isidor, et vous Iglou, cachez-vous dans cette enceinte. (*ils entrent dans l'enceinte.*) Vous, mon frère, avec Vendredi, Latrombe et Béatrix, entrez dans cet enclos. (*Diégo, Vendredi et Béatrix entrent dans l'enclos.*)

LATROMBE.

Non pas ; il faut que les forces soient égales, je formerai le centre à moi seul. Où diable me cacherai-je ?... Eh ! parbleu ! j'avise cet arbre creux... (*il va à l'arbre.*) Non, toute réflexion faite, il serait facile de me bloquer là dedans... je préfère monter à la hune, je vous tiendrai lieu de sentinelle avancée. (*il monte sur l'arbre.*)

OCROLY, *à part.*

Où diable me suis-je fourré ?... si le champ de bataille s'établit ici, c'est fait de moi, il est impossible que j'en réchappe.

LATROMBE, *assis sur une branche.*

Me voilà hissé. L'ennemi s'approche, carguez les voiles et sitôt qu'il paraîtra, feu de bas bord et tribord.

OCROLY, *à part.*

Pourvû qu'ils ne tirent pas sur moi.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ATKINS, Troupe de Matelots, *dont quelques-uns sont armés de fusils.*

(Avant d'entrer en scène, les matelots crient pour appeler leurs camarades. On entend nommer successivement James ! Johnson ! Schmidt ! Ocroly!)

ATKINS.

Point de réponse !

OCROLY, *à part.*

Ah ! bien oui ! répondre ; vraiment je n'ai garde.

ATKINS.

Apparemment la voix est trop faible pour se faire entendre d'eux à la distance qui nous sépare... Mais où sont-ils donc ? et quelle peut-être la cause de ce retard ?... il fallait à peine deux heures pour l'expédition dont je les ai chargés, et en voilà bientôt sept qu'ils ont quitté le vaisseau. L'île serait-elle habitée ? auraient-ils rencontré quelque obstacle ?

OCROLY, *à part.*

Je t'en réponds, va !

ATKINS.

Il est plus vraisemblable qu'ils se seront égarés en cherchant une source d'eau vive... Cependant le tems presse, la mer devient houleuse et je crains les courans qui pourraient nous jeter à la côte ; il faut absolument qu'ils nous rejoignent au plutôt. Ah ! parbleu ! j'imagine un bon moyen pour nous faire entendre et les rappeler ; c'est de faire une décharge générale de notre mousqueterie.

OCROLY, *à part.*

Eh bien ! il est joli tòn moyen ! je t'en fais mon compliment.

LATROMBE, *à part.*

Pourvu qu'il n'aillent pas me tuer au vol.

ATKINS.

S'ils ne répondent pas à ce premier signal, nous recommencerons.

OCROLY, *à part.*

Cela n'est pas sûr.

ATKINS.

Ensemble !... feu !...

(Ils tirent tous leur coup en l'air, puis ils écoutent. A peine la décharge est elle faite que Robinson, Isidor et Iglou se montrent et les couchent en joue.)

ROBINSON, ISIDOR, IGLOU.

Bas les armes !

(Les matelots stupéfaits font un mouvement pour fuir à gauche.)

DIEGO, VENDREDI, ET BÉATRIX, *s'avancent et les menacent de même.*

Bas les armes !

LATROMBE, *du haut de son arbre et les couchant en joue.*

Rendez-vous, Forbans !... ou nous faisons feu de toutes nos batteries.

BEATRIX, *grouppée comme les autres et tenant sa hache en l'air.*

Certainement nous faisons feu !

ATKINS.

O contre tems fatal !

LATROMBE.

Dépêchons, corbleu, ! ou je vous lâche ma bordée.

TOUS, ENSEMBLE.

Bas les armes !

ATKINS.

Imitez-moi, camarades, périssons en combattant plutôt que de nous rendre lâchement à des hommes qui exerceraient sur nous une vengeance terrible.

ROBINSON, LATROMBE, ISIDOR.

Le premier qui bouge est mort.

DIEGO.

Sur mon honneur, je promets la vie à tous ceux qui se rendront.

ATKINS.

Ne le croyez pas.

LATROMBE.

Croyez-le, c'est le plus sûr. (*Les matelots déposent leurs armes.*) Voilà ce que c'est. Capitaine, Général, ne les perdez pas de vue, je descends.

ATKINS.

Vous me trahissez, lâches ! eh bien, je me défendrai seul.

(Il se précipite sur Robinson, Vendredi le saisit par le milieu du corps, Diégo et Robinson le tiennent en respect avec leurs armes, jusqu'à ce que Latrombe, étant descendu, saute sur lui et lui arrache son sabre et sa hache. Isidor, Iglou et Béatrix prennent les fusils et les sabres des matelots.)

LATROMBE, *à Atkins.*

Tes armes, voyons, vîte, dépêche, je te prie.

ATKINS.

O rage !

LATROMBE.

O quelle grimace ?. . . eh ! mon ami, chacun son tour dans ce monde, les plus grands généraux ont éprouvé des revers

tu prendras ta revanche si tu le peux ; mais je ne pense pas que ce soit de sitôt. (*à Robinson.*) Mon général, le desarmement est opéré, qu'ordonnez-vous maintenant ?

ROBINSON.

Liez leur les mains.

BEATRIX.

Tenez, tenez, voilà les fers dont ils se sont servis pour nous. (*On leur attache les mains.*)

LATROMBE, *à Atkins en lui montrant la chaîne avec laquelle il va l'attacher.*

Par pari refertur, dit un vieux proverbe. (*à Robinson.*) Voilà qui est fini, qu'allons-nous en faire ?

ROBINSON.

Vendredi, va les conduire dans la grande caverne où ils seront à merveille jusqu'à ce que nous ayons prononcé sur leur sort.

VENDREDI.

Oui, maître, dans caverne noire, eux très-bien là, pas voir clair du tout.

LATROMBE.

Un moment, Capitaine, un moment. Il ne serait pas prudent de les confier à un seul homme, quoique notre frère d'armes me paraisse un garçon brave et intrépide; les coquins n'auraient qu'à faire vent arrière et filer sur les cables, ce serait une affaire flambée. Je pense qu'il est à propos que j'escorte le convoi jusqu'a ce qu'il soit entré dans la rade ; qu'en dites vous ?

DIEGO.

Il a raison.

ROBINSON.

Vendredi, c'est à ma grotte que tu viendras nous retrouver. Iglou, accompagnez votre fils.

DIÉGO.

Toi, Latrombe, tu te rendras à la chaloupe dès que les prisonniers seront en sûreté.

LATROMBE.

Suffit, mon capitaine.

DIEGO.

C'est là que tu nous attendras.

LATROMBE.

Convenu. Allons, marche.

ATKINS.

Non ; vous ne m'arracherez d'ici que mort.

LATROMBE.

Bagasse ! laisse donc, faut-il qu'un grand cœur comme le tien se laisse abattre pour si peu de chose ? que risques-tu, je te prie ?... tout ce qui peut t'arriver de pis c'est d'être pendu ce soir à la grande vergue. Eh bien ! cela n'arrive jamais deux fois dans la vie. D'ailleurs ce sont de ces petits accidens qu'il faut souffrir lorsqu'on ne peut les empêcher.

(Atkins et les matelots sortent par la gauche. Ils sont conduits et escortés par Latrombe, Vendredi et Iglou qui ont une contenance fière et imposante.)

SCENE XI.

ROBINSON, D. DIEGO, ISIDOR, BÉATRIX et OCROLY, *caché*.

DIEGO.

Ne perdons pas un moment, mon frère ; rendons-nous à la chaloupe le plutôt possible, nous tenons bien le plus mutin, mais le plus dangereux peut-être est encore en liberté.

BEATRIX.

Ocroly, n'est-ce pas ?

ISIDOR.

Oh ! s'il se présentait devant moi maintenant, je lui ferais sauter la cervelle.

OCROLY, *à part*.

Bien obligé.

ROBINSON.

J'aime à te voir cette ardeur, mon fils.

DIEGO.

C'est un lâche coquin que cet Ocroly ! toujours prêt à semer la discorde dès qu'il peut en tirer quelqu'avantage ; du reste peu entreprenant et se laissant facilement intimider ; mais je redoute l'influence que son esprit inventif, et sa souplesse le mettent à même d'exercer sur ses camarades.

ROBINSON.

Cependant il est indispensable qu'avant de partir, je retourne à mon habitation.

DIEGO.

Point de retard, mon frère.

ROBINSON.

Peu d'instans suffiront pour y reprendre des effets précieux, de l'or et des papiers importans que j'ai sauvés du naufrage. Ensuite nous partirons pour revoir mon Emma.

DIEGO.

Votre habitation est elle éloignée de la mer ?

ROBINSON.

Non, elle est adossée au roc qui domine la petite baie. . . là bas, à gauche.

DIEGO.

Allons y promptement, car il est de la plus grande importance que nous arrivions au vaisseau avant Ocroly.

ROBINSON.

Il est imposible qu'il nous devance ; il s'est enfoncé dans l'île avec ses compagnons pour chercher une source. D'ailleurs, s'il se présentait avant nous à la chaloupe, Latrombe et Iglou seront là pour le recevoir.

DIEGO.

N'importe, partons, mon frere.

ROBINSON.

Partons. (*ils prennent leurs armes et celles qu'ils ont prises aux matelots, puis ils s'éloignent.*)

SCENE XII.

OCROLY, puis JAMES et les six premiers Matelots.

OCROLY, *passant d'abord la tête hors de l'arbre, puis une jambe après l'autre et enfin tout le corps.*

Ouf!... J'espère que je l'ai échappé belle. Il me semble que tout ceci prend une vilaine tournure ; en tout cas je ferai mon possible pour m'en tirer sans déficit. J'entends du bruit . . . vite... à l'observatoire. (*il rentre dans l'arbre.*)

JAMES, *aux matelots.*

C'est à peu près de cette direction que sont partis les coups de fusil que nous avons entendus... c'est ici ce me semble que nous avons laissé Ocroly.

OCROLY, *par le trou.*

(*A part.*) C'est James. (*haut.*) Me voici.

JAMES.

Où donc ?

OCROLY, *par le trou.*

Ici. Regardez s'il n'y a personne sur les arbres d'alentour.

JAMES.

Non, personne. Mais que fais-tu donc là dedans ?

OCROLY, *sortant tout à fait.*

Chut ! (*il les amène mystérieusement au-devant de la scène et leur parle à voix basse.*) Voyez-vous là bas cet homme qui ne ressemble pas mal à un orang-outang ? eh bien ! c'est précisément le mari d'Emma...

TOUS.

Robinson ?

OCROLY.

Lui-même ! c'est le diable, je crois, qui nous a conduits dans cette île. Le Capitaine est libre ; Atkins est entre leurs mains et Dieu sait ce qu'ils vont en faire. J'ai tout vû, tout entendu. Leur projet est de s'emparer de la chaloupe et de...

JAMES, *vivement.*

Il faut les prévenir et délivrer Atkins.

OCROLY.

Sans doute ; mais cela n'est pas facile.

JAMES.

Le courage triomphe de tous les obstacles.

OCROLY.

Je le sais bien ; mais ils sont aussi nombreux que nous pour le moins.

JAMES.

Et qu'importe le nombre ?

OCROLY.

Le nombre n'y fait rien ; mais ils sont mieux armés, et s'ils nous attaquent de vive force...

JAMES.

Eh bien ! nous périrons les armes à la main.

OCROLY.

C'est très-honorable ; mais ne vaut-il pas mieux trouver le moyen de vaincre sans mourir ?...

JAMES.

Je ne dis pas le contraire.

OCROLY.

La ruse, par exemple ?

JAMES.

Soit, on peut employer la ruse.

OCROLY.

Les suivre de loin pour découvrir la retraite d'Atkins, puis retourner au vaisseau et en ramener du monde pour délivrer nos camarades.

JAMES.

A la bonne heure. Eh bien ! charge-toi de les suivre.

OCROLY.

Non pas. Sans compliment tu t'en tireras infiniment mieux que moi. Tu possèdes au plus haut dégré toute l'intelligence nécessaire pour bien remplir cette commision.

JAMES.

Et toi, que feras-tu ?

OCROLY.

Comment, ce que je ferai ? vraiment ! c'est là le coup de maître ! je m'embarquerai bien vîte avec deux ou trois de nos gens, pour retourner au vaisseau, donner l'alerte et tout disposer pour notre défense.

JAMES.

Un moment ! je ne veux pas demeurer seul dans l'île.

OCROLY.

Ah ! voilà ton courage qui baisse !...

JAMES.

Pas du tout ; mais encore est-il prudent de me ménager une retraite, dans le cas où nous ne serions pas les plus forts et si tu pars avec la chaloupe...

OCROLY.

Ne reste-t-il pas celle qui a amené Atkins ?

JAMES.

Tu as raison.

OCROLY.

Va donc ; prends la moitié de notre monde, et ne reviens au vaisseau qu'après avoir tout vû, tout observé et acquis une connaissance exacte des lieux. (*à part, pendant que James désigne ceux qui doivent le suivre.*) Si je ne suis pas le plus brave, je ne suis pas le moins adroit et surtout le moins prudent. Selon toute apparence, Atkins ne pourra s'échapper, James est perdu, des lors, plus d'obstacle. . . l'équipage a besoin d'un maitre... à défaut d'Atkins c'est moi qu'on désigne, ainsi sans coup férir me voila capitaine, je cingle vers l'Angleterre et ma fortune est faite, grace au plus heureux hasard. Au hasard ! n'est-il pas le grand maître des choses d'ici bas ?.. n'est-ce point à lui que nous devons, le plus souvent, nos succès, nos revers, et les plus étonnantes métamorphoses ?

(Ocroly sort par la droite avec trois matelots, James emmène le reste par la gauche, il paraît épier et suivre Robinson.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la grotte de Robinson. Elle est demi circulaire et taillée dans le roc. La toiture est faite avec des chevrons recouverts de feuilles de cocotier, de bananier, et autres arbres. Elle n'a que trois plans de profondeur. Sur la droite, au second plan, à six pieds environ de la porte du souterrain, est un pilier grossièrement travaillé, lequel est censé soutenir la voûte. Il y a une peau de lion suspendue à un clou enfoncé dans le pilier. En face des spectateurs, vers la gauche dans le fond, est l'entrée, au-delà de laquelle on apperçoit la palissade formée de pieux comme au premier acte. C'est par là que l'on monte et que l'on descend toujours au moyen d'une échelle. En avant, au second plan à gauche, est une petite barrière ou rampe en bois, qui indique la descente d'un caveau. A droite, au second plan, est une porte qui conduit à un passage souterrain, cette porte est faite d'une pierre plate adaptée dans le roc et tournant sur un pivot. La grotte est garnie de tablettes scellées, sur lesquelles sont étalés non seulement les meubles et ustensiles que Robinson a tirés du vaisseau, mais encore ceux que son industrie l'a mis à même de faire. On y voit des coffres, des tonneaux, des vases d'argile grossièrement travaillés; quelques vases en cuivre ou en fer; des cartes, des livres, des outils en fer et en bois, tels que haches, scies, tarières, besaigues, bêches, pioches, etc. des paniers et autres meubles usuels en osier, etc. Tout le coté gauche est garni d'armes suspendues à des chevilles. Dans un des coins est une cheminée et l'espèce de four qu'il avait imaginé pour cuire son pain. Il n'y a que deux chaises et une mauvaise table en bois couverte d'une espèce de tapis fait avec des peaux de chèvres ou du jonc.

Cette décoration est entièrement fermée.

SCENE PREMIERE.

ROBINSON, DIEGO, ISIDOR, BÉATRIX.

ROBINSON.

Vous le voyez, mes amis; dans quelque situation que l'homme soit placé, quelque revers qu'il éprouve, il peut se suffire à lui-même; échappé seul et par un prodige de la toute-

puissance divine, à la fureur des flots, le désir de conserver ma vie a déployé les ressorts de mon imagination : dominé dès ma jeunesse par la passion des voyages, j'avais contracté l'habitude de l'oisiveté ; malgré les conseils de mon père que j'ai toujours repoussés, j'avais négligé d'acquérir la plus légère notion des arts mécaniques, qu'une opinion trop commune me faisait regarder au-dessous de l'homme né dans l'aisance : mais à peine jeté dans ce désert, sans secours, sans apparence et sans espoir d'en obtenir peut-être jamais, l'impérieuse loi de la nécessité s'est fait sentir ; elle a développé en moi des facultés jusqu'alors inconnues, elle a centuplé mes forces et mon industrie. Le besoin de pourvoir à ma nourriture et de retrouver quelques-unes des aisances de la vie, a suppléé aux connaissances qui me manquaient ; je suis devenu tour-à-tour architecte, charpentier, menuisier, mécanicien ; avec du tems et une patience inépuisable, j'ai construit, embelli cette demeure, et me suis procuré tous les meubles que vous voyez ; j'ai cultivé la terre, je l'ai mille fois arrosée de mes sueurs et de mes larmes, elle a répondu à mes soins et m'a procuré constamment une nourriture abondante. Enfin, pendant quatorze ans que j'ai vécu seul dans cette île avant l'arrivée de mon cher Vendredi, tous mes jours se sont partagés entre la chasse, le travail et la prière. Oui, mes amis, mon cœur reconnaissant adressait chaque jour au ciel des actions de graces, pour les bienfaits dont il lui avait plû de me combler dans ma solitude ; mes vœux ardens lui redemandaient une épouse, un fils, un frère, des amis, mais il était sourd à mes prières et il devait l'être, j'avais mérité sa rigueur. Je reconnaissais trop tard, dans tout ce qui m'arrivait, la main invisible d'un Dieu qui m'infligeait ce cruel châtiment pour me punir d'avoir, par ma coupable obstination, abrégé les jours du plus respectable et du meilleur des pères. Puisse cet exemple terrible se graver dans ta mémoire, mon fils, et t'apprendre qu'un respect inviolable, une soumission aveugle aux ordres de ses parens, est la première vertu d'un enfant, et qu'elle est pour celui qui la pratique une source inépuisable de jouissances pures et de prospérité. (*il presse contre son sein Diego et son fils.*) Mais enfin je vous retrouve, je vais revoir, embrasser mon Emma !... peut-il être des souffrances dont un moment si doux ne fasse à jamais perdre la mémoire ?

DIEGO.

Mais comment t'es-tu procuré ces armes ?

ROBINSON.

Par une faveur insigne, le ciel permit que le vaisseau qui

me portait et qui avait échoué contre un banc de sable à la vue de cette île, ne fut submergé que trois mois après mon naufrage ; je m'y rendis à la nage, je parvins à construire un radeau avec des planches que je tirai du navire, et dans les différens voyages que j'y fis, jusqu'au moment où il fut englouti par une seconde tempête, je fus assez heureux pour en tirer ces armes, une ample provision de poudre et de plomb, quelques graines et un grand nombre d'ustensiles et d'outils qui m'ont été de la plus grande utilité.

BÉATRIX.

Vraiment ! j'admire l'ordre et l'arrangement de cette demeure, je n'aurais pas mieux fait, moi qui m'en pique ! Par exemple, je ne sais pas à quoi peut vous servir ce caveau.

ROBINSON.

Il me sert de magasin à poudre.

BÉATRIX.

Ah ! mon dieu ! (*elle s'éloigne.*)

ISIDOR.

Voyons. (*il descend.*)

BÉATRIX.

N'allez pas-là, M. Isidor ; quelle imprudence !

ISIDOR, *revenant de la cave.*

Venez donc voir, mon oncle ; en vérité, cela est arrangé à merveille... Comment tout cela est de la poudre, mon père ?

ROBINSON.

Oui, mon ami.

ISIDOR.

Parbleu ! il y a là de quoi brûler la moustache à plus d'un Atkins.

BÉATRIX.

Ah ! ça, mais où couchez vous donc ?

ROBINSON.

Ici près. (*il va ouvrir la porte pratiquée dans le roc.*)

BÉATRIX.

Quoi ! monsieur, c'est-là votre chambre à coucher ? elle doit être fraîche.

ROBINSON.

Du moins j'y dors sans inquiétude. Depuis la première visite que me firent les Caraïbes, il y a douze ans, je tremblais qu'ils ne vinssent à découvrir ma demeure, et je résolus de m'assurer une retraite en cas de surprise. En conséquence j'i-

maginai de pratiquer dans le roc ce passage souterrain qui a deux issues également bien cachées, dont l'une aboutit sous le bois des cèdres au bord de la mer, et l'autre dans cette caverne. J'employai trois ans à ce travail pénible. La pierre plate qui ferme l'entrée du souterrain est, comme vous le voyez, adaptée au roc avec tant d'art qu'on habiterait long-tems cette demeure avant de soupçonner qu'il y eut là une porte. C'est dans cet endroit que j'ai serré les papiers essentiels que j'ai tires du vaisseau, ainsi qu'une cassette remplie de bijoux et de pierreries.

DIEGO.

Sans doute celle que tu avais emportée de San Salvador et qui devait servir à nos échanges dans les comptoirs d'Afrique ?

ROBINSON.

Précisément, mon frère. (*il va chercher un porte-feuille rempli de papiers et une cassette qu'il pose sur la table*) Tu sais qu'elle contient au moins la valeur de six mille portugaises. Combien de fois je l'aurais échangée volontiers contre un simple outil ou un meuble grossier ! maintenant que nous voilà réunis, nous ne serons pas fâchés de la retrouver intacte. Rassemblons promptement mes effets les plus précieux Béatrix, apporte un de ces grands coffres, nous le remplirons de tout ce qui peut nous être utile, ou me rappeller des souvenirs agreables. N'oublions pas le journal de mon séjour dans cette île, cela t'amusera, mon fils.

(Béatrix apporte un coffre dans lequel Robinson met effectivement des papiers et quelques petits meubles qu'il se fait apporter par Isidor et Béatrix pendant qu'il continue sa conversations avec Diego.)

ISIDOR.

Dites qu'il m'intéressera vivement, mon père. Oh ! je veux l'étudier et le savoir par cœur, pour le raconter à mes enfans.

BÉATRIX.

Quand vous en aurez.

ROBINSON.

Tout est prêt, nous partirions si Vendredi était de retour, car tu te souviens que c'est ici le lieu du rendez-vous.

DIEGO.

Il tarde bien, ce me semble.

ROBINSON.

A propos, n'oublions pas cette peau de lion, je lui ai de grandes obligations. La reconnais-tu, mon frère? c'est la même dans laquelle j'étais enveloppé, lorsque je m'enfuis de chez les Maures de Salé il y a vingt-six ans.

DIEGO.

Et que je te rencontrai en pleine mer, couché dans un frêle esquif, battu par les vents.

ROBINSON.

A moitié mort de fatigue et de faim. Sans toi, sans ta généreuse pitié, j'aurais inévitablement péri ; si je vis encore, si j'ai connu la fortune et le bonheur, c'est à toi, mon cher Diego, que j'en suis redevable...

DIEGO.

Ne t'es-tu par acquitté aujourd'hui ?

ROBINSON.

Mais dis moi donc quel hasard miraculeux vous a conduits dans ces parages.

DIEGO.

Peux-tu le demander ? quatorze ans s'étaient écoulés depuis ton départ du Brésil pour les côtes d'Afrique, et toutes les recherches que nous avions pû faire n'avaient servi qu'à nous donner l'affreuse certitude de ta perte, lorsqu'un vaisseau Danois, chargé pour San Salvador, nous rapporta à son arrivée, qu'à la hauteur des Antilles, il avait essuyé une horrible tempête qui l'avait écarté de sa route et jeté vers l'embouchure de l'Orénoque ; qu'ayant apperçu la terre à une grande distance, il avait fait des signaux de détresse, auxquels on avait répondu en allumant des feux, mais qu'en approchant de l'île, on avait distingué sur la partie la plus élevée du roc, un homme qui faisait mouvoir un drapeau blanc, comme pour appeler à son secours.

ROBINSON.

Hélas ! c'était moi. Juge de ma douleur, quand au point du jour, je ne vis plus rien au sein de la vaste mer : le vaisseau sur lequel j'avais fondé mes espérances s'était éloigné, et son départ m'avait de nouveau plongé dans le plus vif désespoir.

DIEGO.

Le capitaine nous dit qu'il avait voulu s'approcher de l'île et t'envoyer une chaloupe, mais que la force du courant l'avait repoussé avec tant de violence vers la pleine mer, qu'il lui avait été impossible d'accomplir son dessein. Nous savions que ton vaisseau avait péri à cette hauteur, dès-lors l'espoir de te retrouver rentra dans notre âme et nous nous occupâmes des moyens de le réaliser. Secondé par Emma et ton fils, j'équipai à la hâte un bâtiment ; tous deux voulurent m'accom-

pagner et m'aider dans cette pénible recherche, nous avons parcouru, visité toutes les côtes, chaque île, jusqu'au moindre rocher, depuis la rivière des Amazones jusqu'à la Trinité; enfin nous désespérions de réussir, quand la révolte d'Atkins, qui semblait devoir nous être si fatale, nous a rendu comme par miracle, l'ami que nous avons tant pleuré, et que je presse avec délice contre mon cœur.

LATROMBE, *en dehors.*

Où êtes-vous, capitaine?

DIEGO.

On appelle, je crois?

ISIDOR.

C'est la voix de Latrombe. (*il court au fond, monte à l'échelle et passe l'autre en dehors.*)

DIEGO.

Mais il devait nous attendre à la chaloupe; pourquoi donc l'a-t-il quittée?

BÉATRIX, *à part.*

Vous verrez que ce sera quelque nouvelle avanie!

ROBINSON.

C'est ce qu'il nous dira lui-même.

ISIDOR.

Par ici? par ici?... là... bon!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LATROMBE.

LATROMBE.

Ouf! j'ai eu diablement de peine à vous retrouver.

DIEGO.

Pourquoi donc as-tu quitté la chaloupe? Si les matelots s'embarquaient pendant que tu es ici.

LATROMBE.

Défense à eux, capitaine.

DIEGO.

Qui les en empêchera!

LATROMBE.

Impossible, vous dis-je. Ils ne peuvent plus s'embarquer que pour l'autre monde. Ecoutez, je vous prie, le récit de

mon expédition, si toute-fois vous êtes curieux d'en connaître les détails.

DIEGO, ROBINSON, ISIDOR.

Nous t'écoutons.

LATROMBE.

Conformément aux instructions que m'avait données le général de l'armée de terre, après avoir escorté Atkins et ses camarades, je les laisse sous la garde de Vendredi et de son père, et je me rends en toute diligence sur le rivage. J'y trouve nos deux chaloupes amarrées; je saute dans la première, et là je fais mes dispositions pour le combat en cas d'attaque. C'était le ciel qui m'avait inspiré, car à peine mes armes étaient en état, que je vois débusquer le long de la lisiere d'un bois, trois de nos coquins conduits par Ocroly, et se dirigeant droit à la chaloupe. Je me dis : ils sont quatre et je ne suis qu'un, il me faut donc du courage pour quatre. Bref, je me couche à plat-ventre au fond de la chaloupe, le pistolet au poing, la hache à ma ceinture et la carabine à mes côtés. Mes gaillards approchent sans défiance; le premier monte, pan! mort! le second, pan! à bas! le troisième allait infailliblement suivre les deux autres, quand il s'avisa d'une réflexion salutaire, et se mit à fuir avec le brave Ocroly, en poussant de grands cris pour attirer les matelots qui étaient restés en arrière. Je leur envoyai bien quelques dragées avec ma carabine, mais ils étaient déjà hors de la portée et ce fut un coup perdu. Voilà qui est très-bien, me dis-je, certes, je m'en suis joliment tiré; mais ce n'est pas tout, s'ils reviennent en force, et cela n'est pas douteux, je ne pourrai leur résister; cependant il est de la dernière importance de les empêcher d'arriver avant nous au vaisseau. D'un autre côté, si je m'éloigne un moment pour aller au quartier-général, prendre des ordres et chercher la réserve, les drôles peuvent profiter de mon absence pour revenir à la chaloupe, s'embarquer, retourner à bord et remettre à la voile, alors plus d'espérance!... Il faut bon gré, malgré, demeurer dans cette île maudite... Quel parti prendre?... Convenez-en, général, la position était furieusement embarrassante, et il ne fallait pas moins qu'un trait de génie pour en sortir victorieux. C'est encore ce qui m'arriva.

TOUS, *vivement.*

Achève!

LATROMBE.

Vous ne devinez pas?

TOUS.

Non, achève.

LATROMBE.

Avec ma hache je brise une des planches du fond et je fais ainsi dans chaque chaloupe un assez grand trou pour que l'eau puisse y entrer en abondance. Cela fait, je saute à bas, je coupe les cables, je pousse les chaloupes à la mer, et j'ai le plaisir de les voir submergées au bout de quelques minutes. (*Tous paraissent consternés.*) Vous allez me blâmer peut-être ; mais vous changerez d'opinion quand vous saurez que je ne me suis décidé à prendre ce parti vigoureux qu'après avoir mûrement réfléchi. Or donc, voici mon plan. Atkins et ses complices sont désarmés, enfermés, garottés, par conséquent nous n'avons rien à redouter de leur part. Nous n'avons donc affaire qu'a Ocroly et aux quatre hommes qui sont venus à terre avec lui, puisque j'en ai expédié deux vers les sombres bords. Nous sommes cinq aussi, sans compter la vieille Béatrix, qui a fait ses preuves ce matin. Nous nous rendons au bord de la mer, nos coquins ne tardent pas à y revenir, croyant y retrouver les chaloupes, nous fondons sur eux, nous les tuons tous... tous sans miséricorde ! après cet exploit, je grimpe sur le rocher le plus élevé, je fais des signaux, le bâtiment approche, et nous envoie une barque, nous arrivons à bord, chacun est ravi de nous revoir, le canon retentit jusqu'aux sources de l'Orénoque, on se réjouit, on s'embrasse, grand gala, fête complette, ivresse générale, et c'est à moi que vous devez tout cela. Etes vous contens ? dites.

DIEGO.

Pourquoi ai-je consenti à vous suivre, mon frère ! cet instant de retard nous sera peut-être bien fatal.

LATROMBE.

Vous n'approuvez donc pas ?... (*à part.*) Il me paraît que j'ai fait une faute. (*Haut.*) Eh bien, qui est-ce qui n'en fait pas ?

DIEGO.

Mon frère, armons-nous, sortons d'ici, mettons nous sur-le-champ à la poursuite de ces misérables et ne lâchons prise qu'après les avoir exterminés.

ROBINSON.

C'est le seul parti qui nous reste à prendre. (*Tout le monde s'arme.*)

(On entend deux coups de fusil dans l'éloignement. Chacun des personnages témoigne sa surprise.)

DIEGO.

Qu'est-ce que cela ?

LATROMBE.

Quelque escarmouche peut-être.

ROBINSON.

Entre les matelots et Vendredi.

DIEGO, ISIDOR, LATROMBE, ROBINSON.

Volons à son secours.

(Mouvement pour partir. A peine sont ils au bas de l'échelle que l'on entend crier :)

VENDREDI, *en dehors.*

Maître ! maître !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, VENDREDI, IGLOU.

(On passe l'échelle en dehors, Vendredi et Iglou descendent précipitamment)

VENDREDI.

Maître ! maitre ! les matelots tous libres.

TOUS.

Libres !

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu !

VENDREDI.

Ce n'est pas faute à nous, maître ; nous bien fâchés, mais pas pouvoir empêcher cela.

DIEGO.

Comment se peut-il ?

VENDREDI.

Nous enfermer tous matelots dans caverne noire, comme toi l'avoir ordonné à nous, puis revenir tranquillement avec Iglou, pendant que li, (*il montre Latrombe.*) aller trouver grand canot pour partir tous ensemble. Au bout d'un moment nous entendre grands cris par derrière, tourner vivement la tête et voir un, deux, trois, quatre matelots qui avaient suivi nous, courir à la grotte, briser la porte et délivrer camarades. Nous vouloir d'abord combattre, puis après penser que nous être les plus faibles et revenir en courant du *Robinson.*

côté du château pour avertir toi : pour lors eux poursuivre nous en tirant coups de tonnerre pour tuer nous ; mais nous bonnes jambes, courir plus fort, et arriver dans petit bois avant eux. Voilà tout, maitre.

ROBINSON.

Comment résister à tant de monde ? S'ils découvrent cette retraite, tout espoir est perdu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ATKINS.

(Atkins parait en haut de la palissade. On le voit descendre avec précaution l'échelle intérieure et se glisser vivement dans l'enceinte formée par la palissade et qui entoure la caverne.)

DIEGO.

Comment la découvriraient-ils ? Des arbres touffus l'environnent et la dérobent à tous les yeux. Tu m'as dit toi-même que les Caraïbes avaient cent fois parcouru l'ile sans se douter qu'elle fut habitée.

ROBINSON.

Il est vrai ; mais les matelots en ont la certitude et s'ils ont pénétré dans le petit bois, ils remarqueront infailliblement la palissade.

(*Vendredi va au fond, retire l'échelle extérieure et revient.*)

DIEGO.

Nous ne pouvons demeurer dans cette incertitude. Combattons, mon frere.

ISIDOR.

Oui, oui ; je serai bien aise de voir l'ennemi en face.

ROBINSON.

J'ai partagé cette opinion tant que j'ai cru entrevoir pour nous un avantage à peu-près certain ; mais maintenant que cet Atkins, que vous paraissez redouter plus que les autres, se trouve en liberté, il me semble au moins imprudent de jouer notre existence contre celle de pareils misérables, avant d'avoir épuisé tous les autres moyens de nous en défaire.

IGLOU, *à Robinson.*

Brave homme ! veux-tu accepter mes services ?

ROBINSON, DIEGO.

Volontiers.

LATROMBE.

Pourquoi pas ?

BÉATRIX.

Cela se demande-t-il, monsieur le sauvage ?

IGLOU.

La tribu, dont je suis le chef, habite sur le bord du continent. Quelques heures suffisent pour m'y rendre ; les hommes de ma nation sont braves et surtout reconnaissans ; quand ils sauront que c'est à toi que mon fils et moi devons la vie, et que tes jours sont menacés par de méchans Européens, ils s'offriront d'eux-mêmes à voler à ta défense. La nuit avance, les matelots ne peuvent rien entreprendre contre vous avant le point du jour, je te jure par le Dieu que nous adorons, d'être de retour avant le lever du soleil, avec des forces suffisantes pour te délivrer ainsi que ta famille et te remettre en possession de ton vaisseau. J'ai trop long-tems éprouvé ce que l'on souffre séparé de ceux qu'on aime, pour ne pas compatir à ta peine. Je te parle sans art et d'après mon cœur, mes offres sont franches, prouve moi ton estime en les acceptant.

ROBINSON.

Avec reconnaissance. (*à Vendredi qui pleure.*) Qu'est-ce donc qui t'afflige, Vendredi ?

VENDREDI.

Affliger, maître, au contraire ; moi pleurer de joie de ce que bon père à moi, penser comme Vendredi, et vouloir exposer sa vie pour sauver généreux bienfaiteur. (*Il saute au col de son père.*) Tiens, père, moi t'aimer encore une fois plus pour si bonne action.

BÉATRIX, *à part.*

C'est un bien aimable garçon que ce monsieur Vendredi !

LATROMBE.

Il est vraiment gentil le petit Caraïbe !

DIEGO.

Comment vous rendrez-vous au continent ? nos chaloupes sont submergées.

ROBINSON.

Vous trouverez dans une petite anse, sous une pointe de rocher, un canot que j'ai construit il y a douze ans et avec lequel j'ai fait le tour de mon île.

IGLOU.

Il me suffira pour la traversée.

DIEGO.

Allez, brave indien ; puisse le ciel exaucer vos vœux et les nôtres !...

ROBINSON.

Nous allons vous conduire jusqu'à l'extrêmité du souterrain.

L'ATROMBE.

Je vous suis ; je ne serai pas fâché de connaître ce passage.

ISIDOR.

Et moi aussi.

BÉATRIX.

Vous allez donc me laisser seule ?

DIEGO.

Qu'as-tu à craindre ? Il n'y a point d'issue par laquelle on puisse arriver ici.

ROBINSON.

D'ailleurs nous revenons bientôt. Et tenez, bonne Béatrix, vous trouverez-là des gâteaux d'orge, des raisins secs et d'autres provisions ; préparez, en nous attendant, un repas frugal dont nous aurons besoin, puisqu'il nous faut encore passer cette nuit dans l'île.

BÉATRIX.

Cela suffit, monsieur, soyez tranquille ; vous aurez lieu d'être satisfait de mon adresse et de mon intelligence.

(Robinson ouvre la porte du souterrain, tout le monde sort et on referme la porte.)

SCENE V.

BÉATRIX, puis ATKINS.

BÉATRIX, *parlant après que tout le monde est parti, comme si l'on pouvait l'entendre.*

Oh ! certainement, monsieur, on n'a jamais douté de mon habileté, de ma dextérité, de ma sagacité, dans tout ce qui concerne l'ordre et la tenue d'un ménage... Ah ! ah ! il fallait me voir à San Salvador !... Une maison immense, des détails à n'en plus finir .... Il n'y avait qu'une tête comme la mienne qui pût résister à tout... Mademoiselle Béatrix par-ci ! mademoiselle Béatrix par-là ! monter, descendre, ordonner, répondre à des facteurs, à des commis, à des matelots, à tout le monde enfin !... Eh bien ! je m'en tirais

avec une aisance, une prestesse, une souplesse, une adresse, une grâce!... Réellement je puis dire sans vanité, que je possède en ce genre des qualités essentiellement rares, précieuses, introuvables peut-être! . . . Mais je ne suis pas ici pour faire mon éloge, parce que la modestie étant la première vertu du beau sexe.... Enfin, suffit... voyons ces provisions.

(Elle va, vient et cherche dans les coffres et les paniers.)

ATKINS, *se montrant dans le fond, sans être vu de Béatrix.*

Je n'entends plus rien... (*Il regarde dans la grotte.*) La vieille est seule... Où sont-ils donc?... Sans doute dans une grotte voisine.... le moment est favorable, profitons-en.

(Il monte à l'échelle, replace l'échelle extérieure et fait signe à ses camarades de venir, puis il descend.

BÉATRIX, *apportant sur la table un panier rempli de gâteaux.*

Ce sont-là sans doute ces gâteaux d'orge dont monsieur Robinson m'a parlé... (*elle y goûte.*) Ah fi! le mauvais ragoût!... j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à une pareille cuisine.

(Elle en met sur la table, puis elle retourne au fond.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *puis* OCROLY, JAMES et les Matelots.

(Sept ou huit matelots franchissent la palissade et descendent dans l'enceinte. Ocroly paraît ensuite. Il reste à moitié de l'échelle intérieure, et on voit James qui passe la tête au dessus de la palissade.)

ATKINS, *à voix base.*

C'est assez de huit hommes avec nous. Toi, James, avec le reste de la troupe, va du côté du bois des Cèdres, et demeure-là pour observer.

JAMES.

Et où est-il, ce bois des Cèdres?

ATKINS.

Sur le bord de la mer. Va.

JAMES.

Faudra-t-il vous attendre, ou revenir ici?

ATKINS.

Tu nous attendras.

BÉATRIX, *apportant des raisins secs et un flacon.*

Voilà des raisins secs et un flacon, je crois que c'est du rhum.

(James disparaît. Les matelots se tiennent à l'écart.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté JAMES.

BÉATRIX, *débouche le flacon et en verse dans une tasse de coco.*

Effectivement et du bon !

ATKINS, *bas aux matelots.*

Saisissons-nous de la vieille.

BÉATRIX.

Je puis bien sans indiscrétion prendre un à compte sur la collation de ce soir. C'est que vraiment ces vilains matelots m'ont fait une frayeur, mais une frayeur inimaginable, j'en ai encore les nerfs dans un état !... oh ! les méchantes gens ! les coquins ! les scélérats !

OCROLY, *bas.*

Elle parle de nous.

ATKINS, *se montrant ainsi que les autres qui la cernent.*

Grand merci ! dame Béatrix.

BÉATRIX, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu !

OCROLY.

L'éloge est tout à fait aimable.

BÉATRIX.

Ah ! mon Dieu !

ATKINS, *du côté droit.*

Paix !

BÉATRIX.

Monsieur Robin...

OCROLY, *du côté gauche.*

Silence !

BÉATRIX.

Monsieur le cap...

ATKINS.

Chut !

BÉATRIX.

Au secours...

OCROLY.

Pas le mot !...

BÉATRIX.

Voudriez-vous me tuer, messieurs ?

OCROLY.

Peut-être bien.

ATKINS.

Cela dépend de toi.

BÉATRIX.

Que faut-il faire pour ne pas mourir ?

OCROLY.

Parler.

BÉATRIX.

Je ne demande pas mieux.

OCROLY.

J'en étais sûr.

ATKINS.

Où est le capitaine ?

OCROLY.

Et Latrombe ?

BÉATRIX.

Ils n'y sont pas.

OCROLY.

Nous le voyons bien.

ATKINS.

Où sont ils ?

BÉATRIX.

Je l'ignore.

ATKINS.

Ils étaient ici tout à l'heure.

BÉATRIX.

C'est vrai.

OCROLY.

Où sont-ils maintenant ?

BÉATRIX.

Je n'en sais rien.

ATKINS.

Ah ! tu es vieille et discrète.

OCROLY.

C'est étonnant !

BÉATRIX.

N'est-ce pas ? oh ! j'ai toujours passé pour un prodige.

ATKINS.

Nous ne plaisantons pas. Réponds.

OCROLY.

Non, certainement nous ne plaisantons pas.

BÉATRIX.

Je vous assure, messieurs, que je ne vous trouve pas du tout plaisans.

ATKINS.

Répondras-tu ?

BÉATRIX.

Je vous ai dit tout ce que je savais.

ATKINS.

Nous allons t'enfermer dans ce caveau.

BÉATRIX.

Dans le magasin à poudre. Je suis perdue !

ATKINS ET OCROLY.

Ah ! c'est le magasin à poudre... c'est bon à savoir.

BÉATRIX, *à part.*

Qu'ai-je dit ? Santa Madona !... Ils vont me faire sauter.

ATKINS, *aux matelots.*

Voilà des armes, prenez en tous, nous trouverons ici des munitions. Visitons ce caveau... emmenons la vieille et ne la perdons pas de vue. . au premier mot. (*les matelots prennent des fusils et des sabres.*)

OCROLY.

Au moindre geste...

ATKINS.

Au plus petit cri...

OCROLY.

Nous te brûlons la cervelle.

BÉATRIX.

Cela suffit, messieurs : je me tiens pour avertie.

ATKINS.

Allons, montre nous le chemin.

OCROLY.

Descends la première.

ATKINS.

Malheur à toi si tu nous trompes, ou si tu nous conduis dans quelque piege... (*ils descendent et entraînent Béatrix.*)

SCENE VIII.

VENDREDI, *rentrant par la porte du souterrain.*

C'est moi, mazelle. Maître dire à moi : mazelle Béatrix pas brave, mazelle Béatrix peur toute seule, va toi tenir compagnie à elle ; et moi répondu bien volontiers maître, et puis revenir pour aider vous à préparer repas, parce que vous pas savoir où sont toutes provisions... Oh ! bien drôle !... elle faire encore l'enfant... jouer à cachette avec Vendredi... (*il fait le tour du pilier ; ne la trouvant pas, il va vers le fond.*) Elle pas là... (*il regarde.*) Non... ah ! elle dans caveau à nous... moi tout doucement, tout doucement surprendre . . . (*il va en tapinois vers l'entrée du caveau.*) C'est drôle, elle parler beaucoup toute seule...Oh ! moi distinguer encore autre voix... (*il écoute.*) Matelots entrer peut-être... nous perdus... la vieille tout dire à eux... moi courir et tout raconter à maître. (*il va droit à la porte du souterrain.*) Eux remonter !... eux entendre moi... moi pris... moi pas aller plus loin.

SCENE IX.

VENDREDI, puis ATKINS, OCROLY, Les Matelots, *excepté deux qui sont censés garder Béatrix.*

VENDREDI, *blotti à droite contre le pilier qui soutient la voûte et de manière à n'être pas vu.*

Si moi pouvais sortir par passage souterrain... Oh ! non, Vendredi, toi montrer à eux la seule retraite qui rester à Robinson... Cependant si eux voir toi... Eh bien ! si eux voir toi, toi bien défendre ; eux tuer toi peut-être, à la bonne heure; mais du moins Vendredi pas trahir secret à maître. (*il se glisse sous la peau de lion qui est accrochée au pilier.*)

ATKINS.

Je te le répète, ils étaient tous là... à cette place... j'étais trop éloigné pour bien entendre leur conversation : tout ce que j'ai pu distinguer c'est qu'ils se donnaient rendez-vous à l'entrée du bois des Cèdres, et James y est allé, ainsi il nous en donnera des nouvelles.

OCROLY.

Mais enfin comment ont ils pû sortir d'ici sans que tu les aies vus ?

ATKINS.

Je n'y comprends rien. Et la vieille qui s'obstine à se taire !

OCROLY.

En vérité, c'est jouer de malheur.

ATKINS.

Il faut qu'il y ait dans cette caverne quelque issue secrète que nous n'avons point apperçue.

OCROLY.

Quelque trappe . . . cherchons . . . sous cette table par exemple... (*il regarde sous la table.*) Rien.

ATKINS.

Dans le fond... là bas... derrière ces grands coffres...

(Ils vont au fond et cherchent. Les matelots se répandent au dehors.)

VENDREDI, *à part, se montrant un peu du côté gauche.*

Comment échapper à eux ?

OCROLY.

Eh ! mais... ce pilier pourrait bien être creux, et cacher une échelle ou un escalier...

VENDREDI, *à part.*

Moi pris.

ATKINS.

Quelle idée !... comment veux-tu qu'un homme seul ait pû construire...

OCROLY.

Et qui sait ?... voyons toujours.

(Pendant qu'ils redescendent et qu'ils visitent le derrière du pilier, Vendredi se glisse sous la table qui est placée à gauche à un pied de distance du pilier et sur le même plan. Le tapis qui la couvre doit être un peu plus court du devant que des trois autres côtés.)

ATKINS, *qui a frappé le pilier avec la poignée de son sabre.*

Tu vois bien qu'il n'y a rien.

OCROLY, *venant tout à fait sur le devant.*

Et tiens, sous cette peau... (*il lève la peau.*) Ma foi !... rien non plus... il faut cependant qu'ils soient sortis par un endroit ou par l'autre... en tout cas ce ne peut-être par les fenêtres, car il n'y en a point.

ATKINS.

Au demeurant, tout annonce que c'est ici qu'habite ce Robinson ; quelque part qu'ils soient allés, il est certain qu'ils reviendront... ces effets rassemblés, ces coffres, tous ces ap-

prêts annoncent, à n'en pas douter, l'intention de quitter cette demeure. Puisqu'un heureux hasard nous a rendu les maîtres de la place, attendons les de pied ferme; nous sommes en force, nous tenons les armes, les munitions...

OCROLY.

Et les vivres?

ATKINS.

Ainsi la victoire ne sera pas long-tems disputée. Camarades, buvons à la mort de D. Diego.

OCROLY.

De Latrombe!

ATKINS.

De Robinson!

OCROLY.

D'Isidor! et de Vendredi!

VENDREDI, *à part.*

Merci pour moi!

(On verse du rhum dans des tasses de coco que les matelots ont dans leur ceinture, et on boit en chorus autour de la table.)

TOUS.

A la santé d'Atkins, notre nouveau capitaine!

ATKINS.

Vous vous engagez par serment à me seconder de toutes vos forces et à ne jamais souffrir surtout, quoiqu'il arrive, que D. Diego reprenne le commandement?

TOUS.

Par serment!

ATKINS.

Je nomme Ocroly capitaine en survivance si je péris dans le combat: jurez-vous de le reconnaître?

TOUS.

Nous le jurons!

OCROLY, *à part.*

Dépêche toi de mourir.

ATKINS.

Allons, mes amis, distribuons-nous les différens postes, entourons cette retraite de manière qu'aucun d'eux ne puisse nous échapper. Les chaloupes sont coulées à fond, il ne leur reste donc pas plus de moyen qu'à nous, de sortir de l'île; ainsi c'est au plus brave ou au plus rusé que doit appartenir la victoire. Trois hommes aux poudres avec la vieille.

OCROLY.

Il y en a déjà deux.

ATKINS.

Un de plus. (*un matelot descend dans le caveau.*) Trois là, cachés dans l'enceinte... les deux autres en dehors avec moi, savoir un à l'entrée du petit bois pour communiquer avec James, un au pied de la colline et moi sur l'échelle.

OCROLY.

Oui, tu resteras sur l'échelle.

ATKINS, *à Ocroly.*

Toi?...

OCROLY.

Je reste ici pour voir s'il ne se trouverait pas dans tout cela quelque chose qui pût nous convenir.

ATKINS.

Le camarade Ocroly est un homme prévoyant... ah! ça, point de fraude au moins; nous partagerons loyalement tout ce que tu prendras.

OCROLY.

Parole d'honneur!

ATKINS.

J'y compte... à vos postes. Silence, adresse, courage! alerte au moindre signal.

(On exécute les dispositions ci-dessus ordonnées. Atkins sort avec deux hommes, et trois autres se cachent derrière l'entrée de la caverne, à droite et à gauche.)

SCENE X.

OCROLY, VENDREDI, *sous la table, mais toujours vu par le public.*

OCROLY.

Partager!... ah! bien oui, compte là dessus... nous avions tous deux les mêmes droits dans cette circonstance, et c'est lui seul qui en tire avantage puisqu'il s'empare du vaisseau. Or, si les honneurs sont d'un côté, il est juste que le profit soit de l'autre. Cherchons d'abord et trouvons, le partage sera bientôt fait. (*il fouille dans les coffres qui sont sur la table.*)

VENDREDI, *à part.*

Eux perdus si eux reparaitre.

OCROLY.

Il n'y a là que des papiers ; passons à un autre. (*il prend la cassette où sont les bijoux.*)

VENDREDI, *à part.*

Comment faire pour prévenir eux ?

OCROLY, *faisant de vains efforts pour l'ouvrir.*

Ah ! de la résistance ? (*il fait sauter la serrure avec son sabre.*) Bonne découverte !... des bijoux !... des pierres précieuses !... de l'or !... il ne serait pas juste de tout prendre... d'ailleurs, l'or est trop lourd, il me gênerait. Il peut y avoir là cinq cent Portugaises environ... les pierreries en valent au moins six mille... je prends les pierreries et je laisse l'or, j'espère que c'est là de la délicatesse.

VENDREDI, *à part.*

Li pas difficile ! prendre meilleure part... Oh ! toi rendras tout à moi, coquin !

OCROLY, *tirant un espèce d'écrin de la cassette.*

Où cacherai-je tout cela ? il ne serait pas prudent de porter ces bijoux sur moi avant le partage... je trouverai bien le moyen de les reprendre après... le tout est de choisir une cachette.

(Il va au fond à gauche et cache la petite boîte dans un vase de terre placé sur une des tablettes.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, D. DIEGO, ROBINSON et LATROMBE.

(Pendant ce mouvement d'Ocroly on entr'ouvre la porte du souterrain, c'est D. Diégo qui paraît le premier. Le pilier qui est entre lui et Ocroly le cache entièrement aux regards de ce dernier. D'ailleurs la porte s'ouvre en dedans, et ne laisse voir que par les spectateurs ceux qui sortent du souterrain.)

VENDREDI, *qui a les yeux fixés de ce côté.*

Oh ! mon Dieu ! voici maître !

(Il fait un geste expressif à D. Diégo pour lui indiquer de faire silence et de ne pas aller plus loin. Robinson et Latrombe témoignent leur étonnement.)

OCROLY.

Quelle excellente aubaine !

(Robinson, Diégo et Latrombe prêtent l'oreille ; mais dociles aux avis de Vendredi, ils demeurent immobiles. Vendredi cherche à leur

faire comprendre, en pantomime, que les matelots ont découvert la caverne, qu'ils sont cachés dans le caveau, qu'ils sont dix, qu'il n'y a pas moyen de leur résister, et qu'ils n'ont d'autre parti à prendre que de fuir sans bruit. Diégo lui fait signe de venir avec eux, il témoigne qu'il ira les rejoindre dès qu'il le pourra sans être vu. Ils cèdent aux instances de Vendredi et rentrent dans le souterrain. Vendredi exprime combien il est satisfait d'avoir pu les avertir à tems et les soustraire au péril qui les menaçait.)

SCENE XII.

VENDREDI, OCROLY, puis ATKINS, et les Matelots.

OCROLY, *revenant près de la table.*

Cherchons encore... peut-être n'ai-je pas tout découvert... (*il cherche dans le fond de la cassette.*) Diable! mais j'y songe . . . si quelqu'un de ces vauriens m'avait vû soustraire ces bijoux, il me ferait un mauvais parti; car ce sont réellement de vilaines gens... des coquins à pendre !... je suis là en détestable compagnie.

(En regardant autour de lui s'il n'est point épié, il fait tomber un des coffres. Au même instant les trois hommes qui sont dans le caveau, et les trois qui sont dans l'enceinte paraissent en montrant seulement la moitié du corps. Atkins paraît également au-dessus de la palissade.)

ATKINS.

Qu'est-ce ?

OCROLY.

Rien. Sinon que j'ai trouvé de l'or.

ATKINS et les Matelots.

De l'or, partageons.

(Tous viennent se ranger autour de la table et tendent la main.)

ATKINS.

L'un après l'autre et que personne ne bouge.

OCROLY.

Il faudra faire la part des absens.

ATKINS.

Les absens ont tort.

OCROLY, *à part.*

J'ai donc bien fait de me servir.

ATKINS.

Procédons.

OCROLY, *à part.*

Oui, procède. J'ai procédé.

(Il prend une poignée d'or, se donne la première, donne la seconde à un matelot, puis revient à lui, ensorte qu'il en a deux pour lui chaque fois qu'il en donne une.)

Pour moi, pour toi, pour moi.

OCROLY.

C'est fort bien ; mais à ce train-là, je ne crois pas qu'il y en ait pour tous ceux qui sont préseus.

ATKINS.

Je n'aime pas les observations.

OCROLY.

Non, quand elles te sont défavorables.

ATKINS, *d'un ton menaçant.*

Paix !

OCROLY.

Avant de trancher du maître, attends donc que tu le sois.

ATKINS.

Pour le punir de son insolence, je confisque sa part... à votre profit.

OCROLY, *à part.*

Heureusement ils n'auront pas la meilleure.

ATKINS.

Prenez. (*il abandonne le reste aux matelots qui paraissent satisfaits.*) Vous le voyez, mes amis, rien ne me coûte pour récompenser dignement les braves qui me secondent.

OCROLY, *à part.*

Il est sûr que cela ne te coûte pas cher.

(Un coup de feu part du côté du souterrain, tout le monde paraît surpris et écoute. On entend un grand bruit, des cris confus, un cliquetis d'armes.)

ATKINS.

C'est de ce côté.

(Guidé par le bruit, il s'avance vers la porte, ses matelots le suivent.)

VENDREDI, *à part.*

Eux découverts ! (*Le bruit redouble et approche.*)

ATKINS.

Cette pierre me semble mobile... elle tourne sur un pivot !... (*il ouvre la porte.*) elle nous cachait un souterrain !... quatre hommes avec moi, les autres à leur poste.

(Il entre dans le hommes avec quatre hommes, les autres retournent à leur poste.)

OCROLY, *à part.*

Voici le mien !... tenons-nous à l'écart jusqu'après l'évènement, afin d'en profiter.

(On se bat dans le souterrain, tumulte, confusion.)

VENDREDI, *à part.*

Oh ! moi, bonne envie pour battre ; mais sans armes, moi bientôt battu, et pour lors plus utile à maître... Allons, moi, rester encore sans mot dire.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ROBINSON, D. DIEGO, LATROMBE, JAMES et le reste des Matelots.

(Ils entrent en combattant.)

ROBINSON.

Misérables !

DIEGO.

Infâmes !

LATROMBE.

Corsaires maudits ! (*Il aperçoit Ocroly.*) S'il faut que je meure, que j'aie du moins le plaisir de te pourfendre auparavant. (*il fond sur lui le sabre à la main.*)

OCROLY, *l'évitant.*

Non pas, s'il vous plaît. (*On désarme Robinson, Diégo et Latrombe.*)

JAMES.

Ah ! ah ! vous comptiez vous échapper, n'est-il pas vrai ? Mais James était là ; je les ai aperçus qui sortaient d'une espèce de caverne située effectivement sous le bois des Cèdres ; ils marchaient mystérieusement et en silence, quand je me suis brusquement présenté devant eux ; ils ont rebroussé chemin et sont rentrés dans le souterrain ; mais il était trop tard, j'ai fondu sur eux... nous avons combattu...

OCROLY, *d'un air conquérant.*

Et nous avons vaincu !

ATKINS, *à James.*

Tu es un brave.

OCROLY.

Je le sais bien.

ATKINS.

Compte sur une récompense proportionnée au service que tu nous a rendu.

DIEGO.

Sommes-nous destinés à entendre long-tems de pareilles injures ?

ATKINS,

Non, sois tranquille ! sous deux heures tu ne nous entendras plus. Qu'on amène la vieille... (*on va chercher Béatrix.*) et qu'on les conduise tous sur le roc escarpé qui domine sur la mer, là . . . près de l'endroit où nous sommes descendus. Une fois arrivés leur affaire ne sera pas longue.

OCROLY.

Non, ils seront tous portés... Il n'auront qu'un saut à faire.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Santa Madona? qu'est-ce que je viens d'entendre? Monsieur Atkins, grâce ! grâce !

DIÉGO.

Viens, Béatrix, ne t'abaisse point à prier de pareils brigands. Hâtez-vous de mettre le comble à vos forfaits en portant une main criminelle sur un homme qui n'eût d'autre tort envers vous, que de vous avoir traités avec trop de bonté.... Hâtez-vous, je vous le répète.

LATROMBE.

Eh ! non, de par tous les diables !... je ne suis pas pressé, moi.

ATKINS.

Mais à propos, où donc est le petit bonhomme ?

OCROLY.

Il se sera échappé.

ATKINS.

Nous le retrouverons ; d'ailleurs, il n'est pas dangereux.

ROBINSON, *à part.*

Je te rends grâce, ô ciel ! d'avoir sauvé mon fils !

ATKINS.

Allons, camarades, rendez vous aux vœux de votre ci-devant capitaine et ne le faisons pas languir ; il est beau d'avoir des procédés pour un ennemi vaincu.

LATROMBE.

Ecoute, Ocroly, mon ami, fais moi un plaisir ; laisse-moi t'étrangler avant de partir... (*il s'élance sur Ocroly.*)

OCROLY, *se sauvant.*

Je ne suis pas pressé.

ATKINS, *se plaçant entre deux.*

Tout doux, maître Latrombe... Chacun a son tour, me disais-tu ce matin... Profite de l'avis et montre-toi plus docile. Partons....

(Les matelots entraînent Robinson, D. Diégo, Latrombe et Béatrix.)

ATKINS, *à Ocroly.*

Est-ce que tu ne viens pas ?

OCROLY.

Va toujours devant, je te rejoins bientôt. (*Atkins sort.*) Je veux avant de partir jeter un dernier coup-d'œil sur tout ceci.

SCENE XV.

OCROLY, VENDREDI.

(Tandis que Ocroly, qui est resté dans le fond, s'assure que ses camarades s'éloignent, Vendredi sort de dessous la table et aperçoit les pistolets de Ocroly qu'il a posés sur cette même table quand il a voulu mettre l'écrin dans sa ceinture.)

VENDREDI.

Oh ! voilà petits tonnerres !... eux bons pour faire peur à li sans faire mal à moi.

OCROLY, *revenant en scène.*

Les voilà partis... Reprenons mon trésor. (*il se frotte les mains.*)

VENDREDI, *à part.*

Attends, attends, moi frotter toi tout-à-l'heure.

(Il se met devant le pilier avec un pistolet à chaque main.)

OCROLY, *reprend la boite qu'il met dans sa ceinture.*

M'est avis que je ne ferais pas mal de visiter la chambre à coucher de M. Robinson, peut-être y trouverai-je encore quelque chose à prendre.

VENDREDI, *se présentant brusquement à lui et cachant ses pistolets.*

Non pas, au contraire, toi trouver quelque chose à rendre.

OCROLY.

D'où diable sort-il donc, celui-là ?

VENDREDI.

Toi rendre trésor à maître.

OCROLY, *élevant la voix.*

Qu'est-ce que c'est que rendre. A moi, mes armes !... (*il court à la table.*)

VENDREDI.

Les voici !... toi, parler bas, toi, rendre trésor, ou moi brûler cervelle. (*il lui présente vivement les pistolets.*)

OCROLY.

Bah ! bah ! je n'ai pas peur.

VENDREDI.

Ah ! toi pas peur... prends garde à petits tonnerres.

OCROLY.

Oui, oui, tire. Cela fera du bruit...mes camarades reviendront, et si tu me manques c'est fait de toi.

VENDREDI.

(*A part.*) Li raison. (*haut.*) Eh bien, moi prendre grand couteau à maître et couper tête à toi sans faire bruit du tout.

OCROLY.

Un moment ! un moment ! ce n'est pas là mon compte. Peste, comme il va !

VENDREDI, *a remis les pistolets dans sa ceinture, et a pris un sabre suspendu à une cheville. Il le tient à deux mains et l'élevant au dessus de sa tête, se prépare à fondre sur Ocroly.*

Trésor à maître !... voyons... vîte !

OCROLY, *l'évite et fait le tour du pilier.*

Oh ! si j'osais !...

VENDREDI.

Toi oser pas.

OCROLY.

Si je pouvais !...

VENDREDI.

Toi peux pas ! vite !

(Il le poursuit en frappant la terre à grands coups de sabre.)

OCROLY.

Un moment !.., écoute-moi...

VENDREDI.

Rien, trésor à maître !...

OCROLY.

Il n'y a pas moyen... C'est un enragé que ce sauvage-là... composons...

VENDREDI.

Pas composons.

(Après plusieurs lazzis, Ocroly se voyant serré de près, tire la boîte de sa ceinture et la pose à terre.)

A la bonne heure !...

(Pendant que Vendredi va ramasser la boîte, Ocroly se sauve et grimpe à l'échelle ; Vendredi s'en aperçoit, court au fond et tire l'échelle par le pied ; mais Ocroly qui se trouvait presqu'en haut, s'accroche à l'extrêmité des pieux et franchit la palissade. Vendredi replace l'échelle, y monte rapidement, mais il ne peut atteindre Ocroly.)

Ah ! poltron, toi pas vouloir attendre... Moi, pas jambes assez longues pour attrapper toi ! tiens, voilà petit plomb qui courir plus vîte que Vendredi. (*Il lui lâche ses deux coups de pistolet.*) Li, bien loin ! trop loin ! moi, manquer !... Allons, Vendredi, courir à présent au secours de bon maître. (*il redescend, revient en scène, et se met à genoux.*) Dieu de Robinson ! toi qu'il m'a appris à adorer comme grand maitre de toutes choses, écouter prière à pauvre sauvage : toi, ordonner aux Caraïbes de venir délivrer Robinson, ou bien donner à Vendredi assez de force pour combattre et tuer, à li seul, tous les méchans qui vouloir faire du mal à bon maître. (*il sort vivement par le souterrain.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la plage où Robinson a été jeté par la tempête. Sur le devant, à gauche, est un poteau, sur lequel sont gravés ces mots : Je suis venu dans cette île le 30 septembre 1659. *On voit à chaque angle du poteau les crans au moyen desquels il comptait les jours. A gauche dans le fond s'élève un roc escarpé qui donne sur la mer, et au sommet duquel on arrive par un sentier tortueux. Toute la droite est occupée par le bois des Cèdres qui, vers le fond, s'élève en amphithéâtre et s'étend à perte de vue, toujours en longeant la côte. Tout près de la mer, sous le bois des Cèdres, on voit l'entrée du passage souterrain qui communique à la grotte de Robinson. La mer occupe tout le fond de la scène et baigne le pied des rochers à droite et à gauche. En général cette décoration doit offrir l'aspect d'un site âpre et sauvage. On n'y voit que des rochers et des cèdres. Elle n'est éclairée, au lever du rideau, que par le crépuscule du matin.*

SCENE PREMIERE.

ISIDOR, *seul, dans le fond, sur le sommet du rocher et attisant un grand feu dont la flamme s'élève à plusieurs pieds.*

Mon père m'a ordonné de rester ici jusqu'au retour d'Iglou et d'allumer un grand feu sur ce rocher, pour éclairer de loin les Caraïbes qui doivent venir nous délivrer. J'ai ponctuellement obéi ; mais, hélas ! pendant cette nuit, qui m'a paru bien longue, j'ignore ce qui s'est passé dans l'île ; des cris confus, un bruit sourd et quelques coups de feu partis dans l'éloignement, m'ont seulement donné lieu de craindre qu'il ne soit engagé un nouveau combat entre les matelots et mes malheureux parens, et personne ne vient à moi ; il semble que l'on m'ait totalement oublié. J'ai beau regarder, Iglou n'arrive pas : peut-être a-t-il trop présumé du courage et de la générosité des Caraïbes, peut-être ont-ils refusé de le suivre et de combattre pour des Européens.. O mon dieu ! tire-moi de cette affreuse incertitude !

SCENE II.

ISIDOR, VENDREDI.

VENDREDI, *sortant de la caverne de Robinson par l'issue qui est sous le bois des Cèdres.*

Ah ! voilà moi dehors, et moi pas sans peine, car faire

nuit si grande dans souterrain que moi briser à tous momens pauvre tête contre roc bien dûr. A présent chercher Robinson et imaginer quelque moyen pour délivrer li. . . Oh ! oh ! moi voir du feu sur montagne voisine... tout près un homme, moi pas peur, mais vouloir connaître li avant de montrer moi.

ISIDOR, *se retournant.*

On a parlé, je crois.

VENDREDI, *sautant.*

O joie ! ô bonheur ! c'est petit maître à moi ! c'est fils à maître !

ISIDOR.

C'est Vendredi !

VENDREDI.

Viens, toi, petit maître, viens vite.

ISIDOR, *descendant précipitamment.*

Me voilà.

VENDREDI, *l'embrassant.*

Moi bien content de voir toi.

ISIDOR.

Tu m'apportes donc quelque nouvelle heureuse ?

VENDREDI, *avec tristesse.*

Au contraire, moi bien triste ; matelots méchans entrer dans grotte à Robinson, prendre li prisonnier, prendre tout le monde, jusqu'à vieille mazelle.

ISIDOR.

Qu'en ont-ils fait ?

VENDREDI.

Emmener eux pour manger.

ISIDOR.

Non pas ; mais sans doute pour les faire mourir.

VENDREDI.

Toi pas peur ; père à moi venir bientôt avec grands beaucoup Caraïbes.

ISIDOR.

Hélas ! je les attends envain depuis le milieu de la nuit : sans doute ils nous ont abandonnés.

VENDREDI.

Comment eux pas venir encore ? Dieu, toi, pas bon, toi pas exaucer prière à Vendredi.

ISIDOR.

Ne l'accuse pas, mon ami, ses desseins sont impénétrables

à l'œil des mortels. Qui sait si ce n'est pas pour nous employer à la délivrance de ma famille, qu'il a permis que nous ayons échappé seuls aux pièges de nos ennemis. Prions, espérons, mettons en lui notre confiance entière.

(Vendredi se prosterne contre terre, mais Isidor lui montre le ciel et lui indique que c'est lui qu'il faut implorer. Vendredi regarde attentivement son jeune maître, suit tous ses mouvemens et les imite. Tous deux se mettent à genoux et adressent à Dieu leur fervente prière. On entend en dehors le son de la conque marine. C'est le signal dont les Caraïbes se servent à la guerre.

VENDREDI, *se lève.*

Ecoute... (*le son recommence.*) C'est Iglou ! c'est père à moi ! (*il saute de joie.*)

ISIDOR.

Eh bien, tu le vois, l'Éternel ne repousse jamais l'hommage d'un cœur pur et sincère.

VENDREDI, *courant au bord de la mer. Il est dans l'ivresse.*

Oui, oui, jeune maître ! voilà beaucoup canots, beaucoup Caraïbes. Eux débarquer là-bas de l'autre côté du bois.

ISIDOR.

Cours à leur rencontre et amène-les de ce côté. Moi, je vais éteindre ce feu qui pourrait nous trahir.

VENDREDI.

Au contraire, nous faire briller la flamme bien haut pour attirer matelots par ici. Nous cacher, nous bien forts, et nous surprendre eux tous, pour délivrer bon maître.

ISIDOR.

Non pas, il serait imprudent d'en agir ainsi avant de nous être concertés avec ton père. Va.

(Isidor monte sur le rocher et éteint le feu, Vendredi gravit la colline qui couvre la caverne et s'enfonce dans le bois des Cèdres. On le perd de vue un instant.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, IGLOU, Troupe de Caraïbes, *dont quelques-uns sont armés de sabres.*

(On voit bientôt reparaître Vendredi et son père. Tous deux précèdent et dirigent les Caraïbes que l'on voit défiler dans le bois, descendre devant l'entrée du souterrain et se grouper sur la droite. Isidor descend et vient embrasser Iglou.

IGLOU.

Tu le vois, j'ai tenu ma parole.

ISIDOR.

Brave Iglou, ton secours nous est bien nécessaire.

IGLOU.

J'ai choisi, de préférence, ceux de ma tribu qui, par suite de nos échanges avec les Européens, possèdent des armes de ton pays, et qui ont appris à les manier avec assez d'adresse pour résister à ceux de ta nation.

ISIDOR.

Mais ils auront sur nous l'avantage des armes à feu.

VENDREDI.

C'est vrai! eux prendre tous les tonnerres à maître, si n'est deux petits là qui plus rien dedans. (*il montre les pistolets qui sont à sa ceinture.*)

IGLOU, *aux Caraïbes.*

Entrez dans la forêt et que chacun de vous y coupe une branche assez forte et assez touffue pour le cacher.

ISIDOR.

Quel est ton dessein?

IGLOU.

Tu le sauras. (*Les Caraïbes s'enfoncent à droite dans la forêt. On entend le bruit qu'ils font en coupant les branches avec leurs sabres.*) Les moyens d'attaque et de défense, que les peuples, soi-disant civilisés, ont inventés pour se détruire, sont inconnus dans nos climats; mais nous avons aussi notre art de la guerre, qui consiste à nous tendre des pieges et à nous surprendre par des ruses plus ou moins ingénieuses. Rejoignons seulement tes ennemis et je doute qu'il puissent résister à cette nouvelle tactique,

ISIDOR.

Je m'abandonne à toi, brave Iglou, mais au nom de tout ce qui t'est cher, je te supplie de préserver ma malheureuse famille de la fureur de ces méchans.

VENDREDI.

Laisse faire père à moi, li premier capitaine de toutes les tribus du continent.

(Les Caraïbes rentrent en scène, tous portent une grosse branche de cedre.)

IGLOU.

C'est bien!

OCROLY, *en dehors à droite.*

Atkins !... James !

ISIDOR.

J'entends Ocroly... Tenez-vous à l'écart, je vais l'attirer de ce côté. (*il déguise sa voix et crie :*) Eh bien ?

OCROLY, *de même.*

Ne partez pas sans moi.

ISIDOR, *toujours en diminuant sa voix pour faire croire qu'il est très-éloigné.*

Nous t'attendons. Viens vite.

OCROLY, *de même.*

C'est ce que je fais.

(Iglou, Vendredi et les Caraïbes se tiennent dans le fond. Le plus grand nombre même entre dans la caverne.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, OCROLY.

OCROLY, *traversant le théâtre de droite à gauche.*

Ah ! parbleu ! je ne suis pas tenté de demeurer plus long-tems dans cette île maudite, j'y ai couru trop de risques, les dangers se renouvellent à chaque instant pour moi, je ne puis faire un pas sans rencontrer des gens tous prêts à me brûler la cervelle. Je ne vois partout que des fusils et des pistolets dirigés contre moi...

(Pendant ce couplet Isidor a pris un des pistolets de Vendredi et lui a expliqué l'usage qu'il doit faire de l'autre. Quand Ocroly touche au poteau qui est à gauche vis-à-vis le deuxième plan, Isidor qui s'est tenu derrière, lui présente son pistolet.)

Ah ! mon dieu, encore un pistolet.

ISIDOR.

Silence ! ou tu es mort

OCROLY.

Il est décidé que je ne sortirai pas d'ici. (*il veut faire demi-tour à gauche.*)

VENDREDI, *se trouve là et lui présente également son pistolet.*

Silence, ou toi morte !

IGLOU, *s'approchant et parlant bas à Isidor.*

Il faut le forcer d'appeler ses camarades.

ISIDOR.

Excellente idée !

OCROLY.

Que voulez-vous faire de moi ?

ISIDOR.

Tu vas le savoir. Appèle tes camarades et crie-leur de venir te rejoindre.

OCROLY.

Mais c'est une trahison infâme.

ISIDOR.

Crie, coquin !

VENDREDI.

Crie, coquin !

OCROLY.

Lequel faut-il que j'appèle?

ISIDOR.

Tous !

VENDREDI.

Tous !

OCROLY.

Mais c'est un guet à pens !

ISIDOR.

Répète après moi, ou morbleu !

VENDREDI.

Répète, coquin, répète.

OCROLY.

Allons donc puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

ISIDOR, *à demi voix.*

Camarades !...

OCROLY.

Camarades !

ISIDOR, *de même.*

Plus haut !... Atkins !

OCROLY, *plus fort.*

Atkins !

ISIDOR.

Encore plus haut.

OCROLY.

Je ne le peux pas ; je suis enrhumé.

ISIDOR.

Tant pis pour toi, crie toujours. James !

OCROLY, *plus haut.*

James !

JAMES, *en dehors.*

Ohé !... est-ce toi, Ocroly ?

ISIDOR, *soufflant à Ocroly.*

Oui, c'est moi.

OCROLY.

Oui, c'est moi.

ISIDOR.

Je me suis égaré dans la forêt.

OCROLY.

Je me suis égaré dans la forêt.

ISIDOR.

Viens me chercher, je t'en prie.

OCROLY.

Je ne veux pas dire cela.

ISIDOR.

Comment tu ne veux pas ? (*il fait un geste menaçant.*)

VENDREDI, *imite en tout Isidor.*

Ah ! toi veux pas !

OCROLY.

Si fait !... je le veux !... Viens me chercher, je t'en prie.

JAMES, *en dehors.*

J'y vais...

OCROLY, *à part.*

Encore un d'attrapé ! c'est toujours autant de pris.

JAMES, *en dehors.*

Justement j'ai affaire du côté de la petite baie où nous sommes débarqués.

ISIDOR, *à Ocroly.*

Tâche de savoir par lui quels sont les projets des matelots ; fais en sorte de les attirer de ce côté, emploie tous les moyens possibles de séduction pour détacher James du parti d'Atkins, aide-nous enfin à sauver mon père et ton capitaine, ta vie est à ce prix. Songe que nous ne te quittons pas de vue ; cachés derrière ce buisson, nous ne perdrons pas un mot de votre conversation : si tu fais la moindre tentative pour t'échapper, si j'aperçois le moindre signe, le plus petit geste, nous t'envoyons rejoindre tes ancêtres.

VENDREDI.

Pan ! pan !

IGLOU.

Bien !

ISIDOR, *à part en riant à Iglou et à Vendredi.*

Nous serions bien embarrassés pour lui tenir parole ! (*haut.*) Tu m'entends ?

OCROLY.

Oui, soyez tranquilles, je ferai tout ce que vous exigez.

(Isidor, Iglou et Vendredi se cachent derrière un buisson à droite.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JAMES.

JAMES.

Où donc es-tu ?

OCROLY, *toujours tenu en respect par Isidor, Iglou et Vendredi, et n'osant bouger de sa place.*

Me voici.

JAMES.

Pourquoi es-tu resté en arrière ?

OCROLY.

Ah ! mon ami, ne me parle pas de cela, tu renouvelles ma douleur. C'est, je crois, le diable qui s'en mêle, mais rien ne me réussit aujourd'hui, j'avais trouvé dans la grotte de Robinson une cassette remplie de pierreries... que je comptais partager avec toi.

JAMES.

Eh bien ?

OCROLY.

Eh bien ! mon ami, il m'a fallu la rendre.

JAMES.

A qui ?

OCROLY.

A Vendredi, ah ! c'est un vrai démon. Je m'estime fort heureux d'avoir pu m'échapper sain et sauf, car au train dont il y allait, j'ai vu le moment où je lui laissais au moins une de mes oreilles. C'est en fuyant de cette grotte infernale que je me suis perdu dans le bois. Et vous autres, qu'avez-vous fait?

JAMES.

Rien.

OCROLY.

Qu'avez-vous résolu ?

JAMES.

Pas grand'chose.

OCROLY.

Encore ?

JAMES.

Atkins était d'avis qu'on se débarassât pour toujours de nos captifs en les jetant à la mer ; mais il a trouvé de l'opposition parmi nos gens. « Qu'on les abandonne dans l'île, qu'ils » deviennent ce qu'ils pourront, qu'ils meurent de faim... à » la bonne heure, ont-ils dit, mais nous ne voulons pas être » complices d'un assassinat prémédité, d'un crime inutile, » car tu n'as pas besoin de leur mort pour t'emparer du vais- » seau puisque nous consentons à te reconnaître pour notre » capitaine. » Atkins contraint de céder à la volonté presque générale, m'a désigné comme étant l'un des plus intrépides nageurs de l'équipage, pour aller au vaisseau annoncer ce qui se passe et chercher une barque qui nous reconduise tous à bord.

ISIDOR, *à part.*

Bonne découverte!

OCROLY.

Cela n'est pas mal imaginé !

JAMES.

C'est en exécution de cet ordre que je m'acheminais vers la baie où nous sommes descendus, afin d'avoir moins d'espace à parcourir et d'arriver plus vîte au bâtiment. Sais-tu si nous sommes encore loin de cette baie ? J'avais remarqué, près de la mer, un poteau qui servirait à me la faire reconnaître s'il fesait jour.

OCROLY.

J'ai cru l'appercevoir un peu plus loin... à ta droite... là... encore... (*James s'éloigne en cherchant le poteau.*)

ISIDOR, *s'approchant vivement d'Ocroly et à voix basse.*

Charge toi d'aller au vaisseau à sa place, et dis lui d'amener ses camarades en ce lieu.

OCROLY, *à Isidor.*

Comment ?...

ISIDOR.

Obéis si tu veux vivre encore. (*il se retire*)

JAMES.

Le voilà ce poteau, j'y suis, la mer doit être tout près dans le fond.

OCROLY, *à part.*

Oui, j'obéirai, mais il ne s'attend pas au tour que je vais lui jouer.

JAMES.

Que dis-tu donc là?

OCROLY.

Je dis que je puis aussi bien que toi me charger de ce message.

JAMES.

Quoi, tu voudrais aller à ma place ?

OCROLY.

Oui vraiment, si toute fois cela ne te déplait point.

JAMES.

Au contraire, tu ne saurais me faire un plus grand plaisir.

OCROLY.

Et bien ! c'est une affaire convenue. Toi, retourne vers nos camarades et dis leur de se réunir tous ici pour y attendre l'arrivée de la barque que je vais leur envoyer.

JAMES.

Bon ! hâte-toi, car il me tarde de me retrouver à bord.

OCROLY, *à part.*

Pas plus qu'à moi ! (*haut.*) Sois tranquille. Au revoir.

(Il accompagne James jusqu'au fond du théâtre à gauche : pendant qu'ils paraissent s'entretenir encore un moment à voix-basse, Iglou, qui est convenu avec Isidor de toutes les dispositions ultérieures, le quitte, va vers la caverne et en fait sortir les Caraïbes. On les voit défiler le long de la mer, et occuper la gauche du théâtre de manière à cerner Ocroly. Le jour commence à poindre.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté JAMES.

ISIDOR, *à Vendredi.*

Pendant que ton père exécutera tout ce dont nous sommes convenus, viens avec moi, jetons nous dans une des pirogues qui ont amené les Sauvages, cinglons à force de rames vers le navire pour rassurer ma pauvre mère et chercher du secours.

VENDREDI.

Toi commander, jeune maitre, moi toujours obéir, tant que cœur battre à moi.

(Ils remontent : on les voit gravir la montagne et s'enfoncer dans le bois des Cèdres.)

SCENE VII.

OCROLY, IGLOU, Caraïbes.

OCROLY, *à part, revenant en scène.*

O fortuné hasard !... pour cette fois je ne laisserai point échapper l'occasion qui se présente. Oui, oui, j'y vais au vaisseau, mais c'est pour annoncer à l'équipage la defection totale d'Atkins et de nos camarades. Je dirai que tout le monde, jusqu'à la vieille Béatrix, a péri dans ce massacre, et que les habitans de l'île ont passé la nuit entière à rassembler leurs forces pour venir attaquer le bâtiment à la pointe du jour. La frayeur s'empare des esprits, la consternation est générale, j'en profite pour donner le signal du départ, on lève l'ancre et je suis au comble de mes vœux.

IGLOU, *à part.*

Tu n'es pas encore parti !

(Pendant ce monologue, Iglou qui tient la droite a dirigé la manœuvre des Caraïbes. Ils ont formé un demi-cercle qui occupe toute la largeur du théâtre et se sont cachés derrière la branche qu'ils portent, en sorte que l'on n'apperçoit plus qu'un bois taillis de sept à huit pieds d'élévation et assez épais pour qu'on ne puisse le franchir.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ISIDOR, VENDREDI.

(On voit Isidor et Vendredi dans un canot traverser le théâtre de droite à gauche et se diriger vers le vaisseau qui est censé à gauche.)

SCENE IX.

OCROLY, IGLOU, Caraïbes.

OCROLY, *qui a fait un mouvement sur la droite pour aller vers la mer et qui se trouve arrêté par les arbres.*

Eh bien ! je me croyais hors de la forêt ! (*il retourne sur ses pas pour s'en aller par la gauche et y rencontre le même obstacle.*) Voilà un bois qui a poussé bien vîte... ouais ! que veut dire ceci. (*il veut sortir par le milieu et n'y trouve point de passage.*) Où suis-je donc ? mais, quand le diable y serait, il n'y avait point d'arbres à cet endroit lorsque j'ai reconduit James... (*il fait le tour de l'enceinte à plusieurs reprises et se désespère.*) Me voilà bien s'il faut rester ici long-

tems... Allons, à tout hasard et au risque de ce qu'il en peut arriver, essayons de couper quelques-uns de ces arbres et de me frayer un passage à travers.

(Il tire son sabre, comme il va pour frapper sur une des branches, les Caraïbes les baissent spontanément et se montrent en faisant des grimaces horribles. Ocroly tombe à genoux et se cache la figure.)

Haï! haï! haï! les vilaines figures!

IGLOU.

Tais toi et suis nous.

OCROLY.

J'y consens! mais pour vous suivre il faudrait vous regarder et je n'en ai pas le courage.

IGLOU.

Donne moi la main.

OCROLY.

Pas possible.

IGLOU, *la lui saisissant avec force.*

Donne, te dis-je.

OCROLY, *se couvre les yeux avec sa main droite.*

Où me conduisez-vous?

IGLOU.

Dans les entrailles de la terre.

(Les Caraïbes l'escortent en marchant d'une manière grotesque et le conduisent dans la caverne où on le laisse sous la garde de quelques-uns.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté OCROLY.

(On entend à gauche en dehors un bruit qui annonce que les matelots s'approchent. Tous les Caraïbes se groupent et écoutent.)

IGLOU, *qui a prêté l'oreille.*

Ce sont les matelots qui s'approchent, vîte, exécutez mes ordres...

(Les Caraïbes se placent indistinctement dans tout le théâtre par groupes de cinq et six. Ils s'accroupissent et se cachent derrière leurs branches de manière à former comme des bouquets d'arbres isolés. Il ne fait encore que demi-jour.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ATKINS, JAMES, puis ROBINSON, DIEGO, LATROMBE, et BÉATRIX, *conduits par les matelots.*

JAMES.

Et bien, que faisons nous de nos prisonniers ?

ATKINS.

Leur sort est décidé, nous les laissons dans l'île.

JAMES.

C'est bien !

(Pendant ce dialogue on amène successivement les quatre prisonniers gardés chacun par deux matelots, et on les place assez près des groupes d'arbres figurés par les branches des Caraïbes ; de manière que chacun d'eux se trouve vis-à-vis d'un de ces groupes.)

ATKINS.

N'est-ce point ici que nous sommes descendus hier ?

JAMES.

Précisément. C'est aussi là que j'ai rencontré Ocroly et qu'il m'a dit que nous devions l'attendre. Oui; c'est bien ici, voilà un poteau que j'ai remarqué en débarquant et qui sans doute a été planté par quelque navigateur.

ATKINS.

A quoi peut-il servir ?

JAMES.

Je me suis déjà fait la même question.

ATKINS ET JAMES, *s'approchent.*

Voyons.

ATKINS, *lit.*

» Je suis venu dans cette île le 30 septembre 1659. » Ah! ah ! c'est le mémorial de notre solitaire.

JAMES.

Que signifient ces crans gravés sur tous les angles ?

ATKINS.

Ce sont les jours peut-être. (*il compte.*) En effet celui-là plus grand que les autres et placé de sept en sept indique assurément le dimanche. Il faut en convenir, cet almanach est assez curieux.

(Les matelots font quelques pas en avant pour regarder le poteau. Les quatre prisonniers sont restés seuls à leur place. Iglou se montre vi-

vement à eux, leur fait un signe d'intelligence, puis, par un geste il désigne les prisonniers aux Caraïbes, en leur ordonnant de les entourer. En effet, chaque groupe s'ouvre et se referme vivement après avoir reçu dans le milieu un des prisonniers qui se trouve entièrement caché par les branches. Iglou fait un autre geste, sur lequel les groupes s'éloignent insensiblement en reculant vers le bois et finissent par disparaître entièrement à la vue des spectateurs.)

SCENE XII.

ATKINS, JAMES, Matelots.

JAMES, *cessant de regarder.*

Vraiment, c'est assez drôle!

ATKINS, *se retournant.*

Où sont donc nos prisonniers?

JAMES.

Là. (*il se retourne.*) Eh bien?

ATKINS, *aux matelots.*

Mal-adroits! vous les avez laissé s'évader!... volez à leur poursuite.

JAMES, *à la tête des matelots va jusqu'à l'entrée du bois.*

Les voilà libres et accompagnés d'un grand nombre de Sauvages.

ATKINS.

Préparons-nous au combat. En bataille!

(Ils se rangent en bataille sur une ligne qui occupe toute la gauche en bordant la coulisse. Il fait grand jour.)

SCENE XIII.

ROBINSON, DIEGO, LATROMBE, ATKINS, JAMES, BÉATRIX, IGLOU. Matelots et Caraïbes.

(Les Caraïbes s'avancent aussi sur une seule ligne qui occupe toute la droite et fait face aux matelots. C'est Iglou qui les commande. Robinson, Diégo et Latrombe, armés chacun d'un sabre, viennent ensuite. Dès que les deux lignes sont en presence, Atkins ordonne à ses gens de faire feu. Au moment où les matelots tirent, Iglou et les Caraïbes se jettent ventre a terre, puis se relèvent en poussant de grands cris, fondent sur leurs ennemis et les forcent à reculer. Robinson, Diego et Latrombe se mêlent au combat. Tout le monde s'éloigne.)

BÉATRIX, *passant la dernière et traversant le théâtre un sabre à la main.*

Où sont-ils, ces coquins-là ?... où sont-ils ?

(Elle voit revenir les combattans de son côté et se sauve aussi précipitamment qu'elle est venue.

Robinson, Diégo, Latrombe, Iglou et quatre sauvages rentrent en se battant à outrance contre un nombre égal de matelots, à la tête desquels sont Atkins et James. On se bat de tous côtés. Les Caraïbes se sauvent en désordre ; on les voit regagner les montagnes voisines et fuir à travers la forêt, poursuivis par les matelots qui leur tirent de tems en tems des coups de fusil.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, EMMA, ISIDOR, VENDREDI, Matelots, Mousses.

(La fortune paraît avoir entièrement abandonné Robinson et ses amis, lorsque, au moment le plus désespéré, Isidor, suivi de quelques matelots fidèles, s'élance du haut des rochers de gauche, fond sur Atkins et délivre son père. Vendredi, qui a rallié une bande de Caraïbes, entre également par la gauche et se précipite sur ceux des matelots qui allaient frapper Diego vaincu.

Les Caraïbes enhardis par ce renfort, font volte-face et redescendent la montagne en poursuivant les matelots qui, à leur tour, prennent la fuite et reviennent sur le devant où ils sont vaincus, désarmés et terrassés. Atkins et ses gens, surpris à l'improviste, ont fait un mouvement pour fuir vers la droite, mais ils sont arrêtés par les sauvages et se trouvent pris des deux côtés. C'est Vendredi qui s'est chargé d'Atkins ; mais au moment où il le saisit, Bèatrix sort de la forêt et le prend au collet. Tableau général. Tout est groupé depuis le fond du théâtre jusqu'a l'avant-scène.

Isidor est dans les bras de son père, de son oncle, et leur montre le vaisseau qui paraît et sur lequel on voit Emma entourée de matelots et de mousses qui poussent des cris de joie en voyant leur capitaine et leur maître.)

EMMA.

Robinson !

ROBINSON.

Emma !

DIEGO.

Ma sœur !

LATROMBE

Que Dieu et notre patron soient bénis ! la victoire nous reste, mais corbleu ! ce n'a pas été sans peine.

BÉATRIX.

Certainement, ce n'a pas été sans peine !

(*Une petite barque s'est avancée sur le flanc du vaisseau ; on y a jetté une planche qui sert à débarquer. Emma se trouve dans les bras de Robinson, de Diégo et de son fils.*)

EMMA.

Cher époux ! après seize ans d'une séparation cruelle, il m'est enfin permis de te revoir, de te presser contre mon sein ! Ah ! le jour qui nous réunit après tant de périls et de chagrins, est le plus beau de ma vie !

ROBINSON.

Brave Iglou ! et toi, mon cher Vendredi, que vous m'avez bien payé le faible service que je vous ai rendu ! (*Il les presse contre son cœur.*)

DIEGO, *aux matelots fidèles.*

Vous avez vu, mes amis, quel sort ce monstre et ses dignes complices réservaient à votre capitaine et à mon malheureux frere. Je pourrais, usant de représailles, leur faire subir à tous une mort prompte et terrible, mais je veux bien leur accorder la vie. Qu'ils demeurent dans cette île ; grace aux travaux de l'industrieux Robinson, ils pourront s'y procurer une nourriture abondante. Qu'ils y vivent en paix, si la chose est possible : mais, non, tout leur instinct se dirige vers le mal et sans doute ils ne tarderont point à se détruire entr'eux : du moins leur méchanceté ne s'exercera point sur des victimes innocentes. C'est rendre service à la société que de la purger de ces êtres turbulens qui n'aiment que la confusion et la licence, parce que ce n'est qu'à la faveur des troubles et des orages qu'ils peuvent parcourir avec audace le vaste champ de l'intrigue, donner une libre carrière à leur ambition et se livrer impunément à leur affreuse perversité. Quant à vous qui m'êtes restés fidèles, vous pouvez tout attendre de ma reconnaissance.

LATROMBE.

Mais où diable s'est donc fourré le brave Ocroly ? aurait-il péri dans la bagarre ? ce serait bien dommage.

IGLOU.

Non pas : il est là-bas qui écoute et qui probablement n'est pas fort à son aise. (*Il va à la caverne.*) Paraissez, tout est fini.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, OCROLY.

(Ocroly sort de la caverne et s'avance lentement ; il a l'air confus, ne dit mot et regarde tristement ses camarades.)

LATROMBE.

Arrive, arrive, mon brave. Eh bien ! tu le vois, il n'y a rien à gagner en servant les méchans. Il faut toujours se ranger du parti des braves gens, toujours ! Il arrive bien par-ci, par-là quelque grain, quelque bourasque, mais morbleu ! ils finissent toujours par prospérer. Va te jeter à la mer.

DIEGO.

Qu'il aille tenir compagnie à ses dignes camarades. — Mon frère, le tems est favorable, le vent enfle les voiles, partons.

(On emmène Aikins, Ocroly, James et les autres matelots.)

IGLOU.

Permets qu'avant de te quitter, pour ne plus te revoir sans doute, nous t'offrions le calumet de paix ; c'est le plus grand honneur que nous puissions faire à ceux que nous aimons et dont nous recherchons l'alliance.

DIEGO.

J'y consens.

ISIDOR, *à Robinson.*

Mon père, l'équipage demande aussi à célébrer votre délivrance et la victoire de son capitaine.

ROBINSON.

Oui, mes amis, livrez vous à l'épanchement de vos cœurs, unissez vos danses et vos jeux et qu'après tant de traverses ces heureux instans soient consacrés au plaisir.

VENDREDI, *tristement.*

Maître, moi fâché, moi bien triste.

ROBINSON.

Pourquoi, mon enfant ?

VENDREDI.

Toi plus aimer Vendredi, toi partir sans li.

ROBINSON.

Non pas : j'espère bien que nous ne nous quitterons qu'à la mort.

VENDREDI.

A la bonne heure ! moi plus chagrin. (*par ressouvenir.*) Oui, mais père à moi ?... Comment faire pour suivre toi sans quitter li ? . . . Ah ! moi trouver un moyen. (*à Iglou.*) Donner ma personne à bon maitre, mais laisser mon cœur à bon père, pour lors tous trois contens.... hein ?

ROBINSON.

Consolez-vous, Iglou, vous ne le perdrez que pour un tems ; je vous le ramenerai. J'espère avant de mourir, revoir encore cette ile, témoin de mes longues souffrances.

VENDREDI.

Maître, laisser dans pays à moi, bien bonne amie, si nous pouvoir emmener elle aussi ?

BÉATRIX, *avec une prétention comique.*

Soyez tranquille, Monsieur Vendredi, vous en trouverez d'autres à San-Salvador.

LATROMBE.

Prens-y garde, mon garçon : si tu veux une femme sauvage, je te conseille d'emmener celle-là, car je ne crois pas que tu en trouves beaucoup en Europe, heureusement pour nous !

(Les matelots s'avancent et exécutent une danse vive et bien caractérisée. Les Caraïbes viennent offrir le calumet de paix à Robinson et à D. Diégo : ensuite les uns et les autres se mêlent, s'entrelacent et offrent un tableau très-animé. A la fin du ballet, Vendredi et Isidor qui sont allés dans la grotte chercher la cassette, le perroquet, le parasol de Robinson, la peau de lion et les divers objets qu'il avait mis de côté au second acte, les rapportent ; on s'embrasse, on se donne tous les témoignages possibles d'affection. Robinson fait ses adieux à son ile, puis il monte sur le vaisseau ; les matelots sont à leur poste, les mousses sont grimpes aux cordages. Latrombe dirige la manœuvre. Robinson est sur le tillac entre les bras de sa femme et de son fils. Vendredi grimpe à la hune pour voir plus long-tems son père et les Caraïbes qui sont groupés dans le bois et devant la grotte, de manière a occuper toute la droite du théâtre. Atkins, Ocroly, James et leurs camarades viennent sur le rocher, et témoignent par leur attitude suppliante, tout le repentir qu'ils éprouvent. Diego rejette leur prière. Tableau complet et général. La toile tombe.)

FIN.

Liste des pièces du même auteur, qui se trouvent chez BARBA, *libraire.*

LES petits Auvergnats, *opéra en un acte.*

La Forêt de Sicile, *opéra en deux actes.*

Victor, ou l'Enfant de la Forêt, *mélodrame en trois actes.*

Le Château des Apennins, *mélodrame en cinq actes.*

La Soirée des Champs-Elysées, *vaudeville en un acte.*

Zozo, ou le Mal-avisé, *comédie en un acte.*

Le petit Page, ou la prison d'Etat, *opéra en un acte.*

Rosa, ou l'Hermitage du Torrent, *mélodrame en trois actes.*

Cœlina, ou l'Enfant du Mystère, *mélodrame en trois actes.*

Le Chansonnier de la paix, *impromptu en un acte.*

Le Pélerin blanc, *mélodrame en trois actes.*

Le Vieux Major, *vaudeville en un acte.*

L'Homme à trois Visages, ou le Proscrit, *mélodrame en trois actes.*

La Peau de l'Ours, *vaudeville en un acte.*

La Femme à deux Maris, *mélodrame en trois actes.*

Pizarre, ou la Conquête du Pérou, *mélodrame en trois actes.*

Raymond de Toulouse, *opéra en trois actes.*

Les deux Valets, *comédie en un acte.*

Les Mines de Pologne, *mélodrame en trois actes.*

Tékéli, ou le siège de Montgatz, *mélodrame en trois actes.*

Les Maures d'Espagne, ou le pouvoir de l'Enfance, *mélodrame en trois actes.*

Avis aux Femmes, ou le Mari colère, *opéra en un acte.*

La Forteresse du Danube, *mélodrame en trois actes.*

